

EL MAHROUSSA

LA PREMIÈRE MORT DE L'ÉVADÉ

Sébastien WEBER
Bernard WEBER
Lune DI TULLIO

2023

DA4P



contact@da4p.org

Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C^{ie} du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

EL MAHROUSSA

Sommaire

LA PREMIÈRE MORT DE L'ÉVADÉ

ACTE I

- Scène 1 : Le phare** 13
Mai 1603, port de Gênes, à la fin du jour, au pied de la lanterna, le phare du port. Une marchande d'agrumes, Estrella, révasse et est bientôt rejointe par quelques amies qui sont couturières chez Matteoti. Bientôt, arrivent de la mer trois jeunes garçons lesquels viennent de repêcher le corps d'un homme, François de Rosnay, dont on ne sait rien, même pas s'il est mort ou vivant. Il s'avère vivant et l'on décide de l'emmener chez Mamma Rossa, magicienne et péripatéticienne.
- Scène 2 : Les frères sicaires** 23
Même endroit, peu après le départ des enfants. Arrivent de la mer, sur une chaloupe, Djibril et Hassan, deux assassins à la solde de Mourad Raïs, terrible pirate barbaresque auquel l'homme de la scène précédente a échappé. Les deux tueurs décident de consulter un espion de Mourad qui vit à Gênes.
- Scène 3 : Soigner ou guérir** 26
Chez Mamma Rossa, des enfants jouent à soigner François, puis sont chassés par deux prostituées qui elles ont quelques connaissances des soins à lui apporter. Enfin, Mamma Rossa arrive, en compagnie d'Estrella, son assistante, et fait œuvre de magie sur le rescapé. Celui prononce deux prénoms, Gabriella et Isabella, et un nom, Doria.
- Scène 4 : Que faire ?** 33
Fin de la nuit, chez Mamma Rossa toujours, mais dans le grenier où dorment les enfants. Estrella couchent le petits quand, par une lucarne, arrivent les grands qui viennent aux nouvelles. Estrella les leur donne et annonce qu'elle a un plan pour introduire François chez les Doria, au Palais Rouge.
- Scène 5 : Vico Brignole, la nuit** 39
Les deux porteurs de l'évêque Marchaumont profitent de leur séjour en Italie pour se soûler. Hassan et Djibril entrent en contact avec Matteoti, l'espion de Mourad Raïs.
- Scène 6 : Vico Brignole, le matin** 43
Dans la rue de l'atelier de Matteoti, le marché s'ouvre. Plusieurs vendeurs font leur apparition et réveillent Covielle et Baratin qui s'y étaient endormis. Ouverture de l'atelier de Matteoti et embauche de François comme portefaix quand Matteoti comprend que François n'est autre que le Français recherché par Djibril et Hassan. Passage de plusieurs personnages secondaires (des bourgeois, un maître de peinture et son élève, deux amoureux) et de Covielle et Baratin transportant Marchaumont au Palais Rouge. Départ de Matteoti et François pour le Palais Rouge.
- Scène 7 : Au Palais Rouge** 68
Au Palais Rouge, chez les Doria. l'évêque Marchaumont achève avec Isabella les tractations marchandes entre les maisons Rosnay et Doria. Entrée de Matteoti et François. Marchaumont pense reconnaître en François le frère de Hugues de Gueux, comte de Rosnay, mais François ne le voit pas. Essayage de la robe de mariée par Caterina Doria. Entrevue de François et Isabella. Isabella reconnaît François et lui fixe un rendez-vous nocturne. Départ de Matteoti et François.
- Scène 8 : Premier sang** 76
Devant l'entrée de service du Palais Rouge, deux gardes sont en faction. Embusqués à différents endroits de la rue, Marchaumont, Djibril et Hassan et enfin les quatre enfants, attendent l'arrivée de François. Sortie de Matteoti, qui alerte d'un signe Hassan et Djibril. Marchaumont en a le cœur net : c'est bien François de Rosnay. Il sort immédiatement. Matteoti s'éclipse. Attaque de François par Djibril et Hassan. François se défend en empruntant leurs épées aux gardes, met ses assaillants en fuite et rend leurs armes aux gardes.
- Scène 9 : Enlèvement** 82
De retour chez Mamma Rossa après l'attaque subie, François, dont on soigne l'épaule blessée par un coup d'épée de Hassan, rencontre un « armurier », Battaglia, qui l'équipe de pistolets et de lames. Marta et Maria font irruption, annonçant, affolées, que M^e Matteoti a séquestré Luna. François, aussitôt, se rend chez Matteoti, dûment équipé par l'armurier.
- Scène 10 : Second sang** 84
Dans l'atelier de M^e Matteoti, Matteoti, Hassan et Djibril interrogent Luna pour lui faire dire où se cache François. Comme elle demeure muette, Matteoti s'apprête à la tourmenter, mais François, à ce moment-là, bondit au milieu d'eux et engage le combat. Matteoti est tué d'un coup de pistolet; quand surviennent les gardes du Palais Rouge, alertés par le coup de feu, Hassan, Djibril et François prennent la fuite chacun de leur côté. Luna est saine et sauve.

Scène 11 : Rendez-vous nocturne 88
Guidé par Giacomo, Andre et Antonio, François arrive à minuit sonnante à la chapelle San Nicola et y retrouve Isabella. Pendant qu'eux deux échangent à voix plus ou moins basse, Giacomo discute d'amour avec ses deux camarades. Enfin, après qu'ait été décidé un rendez-vous à l'aube, François repart, toujours accompagné des enfants, comme le fait Isabella de son côté.

Scène 12 : La perle d'Orient 92
La nuit, chez Mamma Rossa, Luna achève de faire le récit de son enlèvement et de son « interrogatoire » puis les enfants s'endorment. François, quant à lui, tente de trouver le sommeil. Entre Zenzerazza qui lui annonce qu'elle va procéder aux derniers soins qu'il doit recevoir pour être tout à fait remis de sa captivité et pouvoir agir en toute liberté en tant qu'homme. S'ensuivent de savantes galipettes pudiquement dissimulées par un paravent. Quand les soupirs et les râles se font pressants, ceux-ci réveillent Estrella, Elena et Giacomo. Giacomo s'inquiète pour la santé de François, mais Estrella et Elena le rassurent.

Scène 13 : La roulotte 97
À l'aube naissante, dans la rue sous les fenêtres de Mamma Rossa, paraît une roulotte peinte à l'enseigne de la troupe des Enfants Sans Souci. Isabella la conduit et appelle François. Celui-ci appelle les enfants et tous embarquent dans la charrette. Adieux avec les prostituées (Mamma Rossa, Goliarda, Sapienza, Zenzerazza) et départ pour la France.

ACTE II

Scène 1 : En avant ! 101
Aux abords du château, la troupe des Enfants Sans Soucis prépare son entrée. François et Isabella sont dans la roulotte, au « maquillage », réalisé par Luna, Marta et Maria, cependant que, perchés dans des arbres, Estrella et Giacomo scrutent l'horizon, espérant d'y apercevoir Andre. Celui-ci enfin arrive et découvre un bossu chauve au nez protubérant et à la denture étonnante — François en Symphorien — et une bohémienne extravagante — Isabella sous les traits d'Esperanza. Au grand complet, la troupe se met en branle pour le château.

Scène 2 : La lettre 103
Au château de Rosnay, Balbina, la nourrice de la comtesse, lit et commente la lettre qu'elle a secrètement reçue d'Isabella et qui lui enjoint de convaincre Gabriella de célébrer l'anniversaire de la disparition de François en donnant une représentation de théâtre.

Scène 3 : Le méchant 105
Au château de Rosnay. Hugues de Gueux s'entretient avec M^{gr} de Marchaumont. L'on découvre que l'évêque redoute que le comte de Rosnay ne soit traduit en justice plutôt qu'occis si François lui met la main dessus et qu'il a donc engagé des hommes de main pour parer à ce péril. Mais le comte a déjoué la manœuvre.

Scène 4 : La conviction 111
Au château de Rosnay. Balbina, suivant les instructions de la lettre d'Isabelle, convainc Gabriella d'organiser des festivités en la mémoire de François, disparu depuis dix ans.

Scène 5 : Le théâtre 113
Dans les jardins du château de Rosnay, la comtesse de Rosnay, Gabriella, secondée de Balbina et de domestiques, mettent la dernière main aux préparatifs. Entrent Hugues et Marchaumont, suivi de Scorpette, Ragagnac et Butor. Vive discussion entre Gabriella, Hugues et Marchaumont. Hugues doit plier : il y aura foule au théâtre ce soir. Enfin, entrée de la troupe des Enfants Sans Souci.

Scène 6 : La nuit 119
Dans les jardins du château de Rosnay, la troupe des Enfants Sans Souci est en place sur sa scène. Gabriella tient un discours d'ouverture. La verità dal cielo commence.

LA VÉRITÉ DU CIEL

ACTE I

Scène 1 : Les pirates 123
Début de la traversée. Attaque des pirates. Fuite de Gabriella avant l'abordage. Combat contre les pirates de François et Hugues. Mort de François, tué par Mourad. Fuite in extremis de Hugues.

Scène 2 : La fausse vérité 137
Hugues de Gueux, réchappé des pirates et ayant regagné la côte génoise, raconte sa vérité à Gabriella, éplorée, et s'offre à elle comme nouvel époux. Gabriella s'interroge sur le salut de l'âme de François, noyé. L'ange Gabriel, qui volait dans le coin, tout ému par les larmes de la veuve, annonce qu'il monte au Ciel prendre des nouvelles de l'âme du malheureux.

Scène 3 : La vérité vraie 141
Au Ciel, Gabriel interpelle ses collègues pour connaître le sort réservé à l'âme de François. Comme aucun d'eux n'a connaissance de l'entrée de cette âme au paradis, St Pierre est interrogé. Lui non plus n'étant pas au courant, il mène l'enquête. C'est ainsi que l'on apprend la vérité : Hugues pour échapper à la mort que lui promettait Mourad a acheté sa vie au pirate et laissé son frère en esclavage.

LIBÉREZ-NOUS DU MAL

ACTE I

Scène 1 : La justice 161
La fin de La Vérité du Ciel fait comme un coup de tonnerre : François, qui jouait St Pierre arrache son masque, dévoilant qui il est et comme il est vivant. Gabriella s'évanouit. Hugues pousse un cri de rage. Scorpette et ses deux sbires se jettent sur François. Idem Hassan et Djibril. Les enfants prennent les armes à leur tour. Les méchants sont tous défaits et François, pour finir, les condamne aux galères. E tutto è bene per finire.

LA PREMIÈRE MORT DE L'ÉVADÉ

PERSONNAGES

ANGELO, *allumeur de phare* Jef

ESTRELLA, *enfant de Gênes, vendeuse d'oranges* Charlotte
ELENA, *enfant de Gênes, vendeuse de pain* Mona
ALESSIA, *enfant de Gênes, tisseuse* Ondja
LUNA, *enfant de Gênes, tisseuse* Thaïs
MARIA, *enfant de Gênes, tisseuse* Chloé
MARTA, *enfant de Gênes, tisseuse* Johanne
FAUSTINA, *enfant de Gênes, tisseuse* Louison
GIACOMMO, *enfant de Gênes, pêcheur* Gabin
ANDRE, *enfant de Gênes, pêcheur* Anton
ANTONIO, *enfant de Gênes, pêcheur* Raphaël
BASILIO, *enfant de Gênes, pêcheur* Roméo
ZELMIRA, *enfant de Gênes, pêcheur* Johanne

FRANÇOIS DE ROSNAY, *évadé d'El Mabrusa* Denis
DJIBRIL KHAYR AD-DÏN, *assassin du pirate barbaresque Mourad Raïs* Monique
HASSAN KHAYR AD-DÏN, *assassin du pirate barbaresque Mourad Raïs* Alain

NINA, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Line
ADA, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Maëlys
BRUNA, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Annabelle
LUCA, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Antonin
TOMASO, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Thomas
ISACCO, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Eliott
CHERUBINO, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa*
MAURA, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Justine
VALERIANA, *enfant de Gênes, protégé de Mamma Rossa* Prunille

MAMMA ROSSA, *ancienne prostituée de Gênes et magicienne* Yvonne
GOLIARDA, *ancienne prostituée, suivante de Mamma Rossa* Caroline
SAPIENZA, *ancienne prostituée, suivante de Mamma Rossa* Émilie
ZENGERAZZA, *prostituée savante* Hasina
COVIELLE, *laquais de l'évêque de Châlons* Jef
BARATRIN, *laquais de l'évêque de Châlons* Yann
MATTEOTI, *tisserand de Gênes, fournisseur des Doria* Christelle

BENEDETTA, *poissonnière* Véronique
 IACOMO, *boucher* Dominique
 GIOCONDA, *épicière*
 SFORANDO, *liquoriste*
 ANTONELLA, *veuve*
 ERNESTINA, *sœur du défunt*
 LUCIA, *fille du défunt*
 UN DOCTEUR
 UN CROQUE-MORT
 UNE PLEUREUSE Julie
 MARCELLA, *saucière fameuse* Élodie
 CHERUBINO, *chanteur des rues* Jean-Baptiste
 EDIPO, *devin, prophète* Thierry
 CASSANDRINA, *fille d'Edipo, prophétesse (rôle muet)*
 PUREZZA, *femme naïve* Annie
 SEMPLICIOTTA, *amie de Purezza (rôle muet)*

CÔME-CLAUSSE DE MARCHAUMONT, *évêque de Châlons* Sylviane
 ISABELLA DORIA, *comtesse, sœur de Gabriella*
 UN DOMESTIQUE ET UN PORTIER DU PALAIS ROUGE
 CATERINA DORIA, *marquise, nièce de Gabriella*
 AGRIPPA, *suivante de Caterina*
 TROIS GARDES DU PALAIS ROUGE
 LE CHEF DE LA GARDE DU PALAIS ROUGE
 LE SONNEUR, *sonneur de la chapelle San Nicola*
 BALBINA, *nourrice de la comtesse Gabriella* Liliane
 HUGUES DE GUEUX, *comte de Rosnay* Jean
 SCORPETTE, *spadassin* Thierry
 BUTOR, *brute* Yann
 RAGAGNAC, *brute* Jef
 GABRIELLA DORIA, *comtesse de Rosnay* Johanne

ACTE I

La mer des rêves

SCÈNE 1

Le phare

Mai 1603, port de Gênes, à la fin du jour, au pied de la lanterna, le phare du port. Estrella sort du pied du phare, suivie par Angelo. Sur le côté, on voit une charrette en partie emplie d'oranges.

ANGELO, *fermant la porte du phare.* – Ahé, ma petite Estrella, merci, tu es la plus gentille de toutes. Merci. Sans toi, depuis longtemps j'aurais perdu cet emploi. Sais-tu ce qu'ils disent de moi? « Charrier tant de bois chaque soir jusqu'au sommet du phare, ce vieillard a la force d'Hercule! » Et jamais aucun jeune coq du port ne me cherche querelle. Non, ils me saluent tête basse, ils me proposent à boire. Le secret de ma force, tous, ils aimeraient le connaître. S'ils découvraient que c'est toi, la petite vendeuse d'oranges à peine plus grande que sa charrette, ils tomberaient des nues et moi, du haut de la lanterne. (*Regardant le feu du phare qu'il vient d'allumer et puis le ciel.*) Voilà. J'ai embrasé le fanal et le soleil se couche. Qui sait si quelque part, à l'autre bout du ciel, une petite vendeuse de fruits et un pauvre vieillard menteur comme le diable ne viennent pas de s'écrier : « Ah, l'étoile de Gênes brille au firmament! » Ahé, ma petite Estrella, je te laisse, je vais boire.

Tiens. (*Il donne une pièce à Estrella.*) Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid, les nuits sont fraîches encore. Ahé, Estrella.

ESTRELLA. – Ahé, Angelo.

*Estrella s'assoit face à la mer, pieds pendant dans le vide.
Entrent Alessia et Elena, qui s'assoient à ses côtés.*

ELENA. – Tu rêves encore, Estrella ?

ESTRELLA. – Oui.

ELENA. – Toujours à rêver. Tu as mangé aujourd'hui ?

ESTRELLA. – Oui, je crois, une orange, je ne sais plus, deux peut-être.

ELENA. – Tu rêves trop fort. (*Lui donnant un pain.*) Tiens, prends.

ESTRELLA. – Tu as encore volé ton maître.

ELENA. – Oui, je sais, un jour, je me ferai attraper, et l'on m'enverra dans la prison du fort, les rats me grignoteront les pieds. Eh oui, je sais. En attendant...

ESTRELLA. – Merci.

Estrella mange son pain.

ALESSIA. – Comme la mer est calme aujourd'hui...

ESTRELLA. – Oui.

ALESSIA. – Et comme elle est belle ! (*À propos du phare.*) Je suis sûre que de là-haut on voit la Corse et la Sardaigne.

ESTRELLA. – Oui, on les voit.

ALESSIA. – Et les fumées du Vésuve aussi ?

ESTRELLA. – Parfois, oui, on peut les voir.

ALESSIA. – Et par temps clair, en se haussant sur la pointe des pieds, on doit apercevoir, j'en suis sûre, les murailles d'Alger, la ville blanche, El Mahroussa. (*Un temps.*) Ce que j'aimerais monter là-haut, un jour, rien qu'une fois.

ESTRELLA. – À Santa Croce, depuis les remparts, l'œil porte encore plus loin.

ALESSIA. – Oui, mais ce n'est pas pareil. Là, c'est le phare, la grande lanterne. Tous les bateaux qui partent et tous ceux qui reviennent le croisent. Qu'ils aillent au Nouveau Monde ou bien en Chine ou dans les Indes, chercher de l'or ou de la soie, acheter des Nègres ou de l'ébène, chasser le phoque ou la baleine, la dernière chose qu'ils voient de Gênes, c'est lui, le phare. Et quand après des mois, des mois en mer, ils rentrent, ce qu'ils voient tout d'abord au milieu de la nuit, c'est le phare.

ESTRELLA. – Oui.

ALESSIA. – Un jour, j'irai là-haut.

ESTRELLA. – Oui... (*Un temps. Regardant alentour.*) Tu es venue seule ?

ELENA. – Non, regarde, les voilà.

Paraissent Luna, Maria, Marta et Faustina.

ESTRELLA, *aux arrivantes.* – Vous avez fini ?

LUNA. – Oui. Oui, on a fini. J'ai brodé tant et tant que je ne sens plus mes doigts. (*Montrant ses mains.*) Regarde.

ESTRELLA. – Ils sont tout piqués. Tu saignes.

MARIA. – Bah, on ne sent plus rien. Je ne sais combien de coudées de soie nous sont passées entre les mains, ni combien de pelotes de fil d'or et d'argent nous avons pu dévider.

MARTA. – La comtesse Doria marie sa nièce, Caterina.

ESTRELLA. – Les Doria, la famille du Palais Rouge ?

LUNA. – Oui, les Doria, les maîtres de la ville.

FAUSTINA. – C'est le mois prochain qu'elle se marie, Caterina, et l'atelier du maître Matteoti doit faire toutes les robes, toutes les coiffes...

MARIA. – Toutes les nappes, toutes les serviettes...

MARTA. – Et les bas, et les rubans...

LUNA. – On a brodé, je ne sais, des milliers de dauphins, des millions de fleurs... Si je ferme les yeux, je vois des fleurs d'argent et des dauphins dorés.

MARIA. – Et moi, des pommes et des feuillages.

MARTA. – Et moi, des arabesques.

ELENA. – Vous avez mangé ?

LUNA. – Penses-tu ! Le maître est trop occupé à nous houspiller pour nous nourrir.

FAUSTINA. – Tout le temps, il est derrière nous, il nous traite de fainéantes, de filles de rien, nous promet qu'on finira putains.

LUNA. – Puis il retourne à ses comptes et sue de grosses gouttes en se mordant les joues. Pas une d'entre nous n'a osé lui demander le pain.

ELENA. – Ah, Matteoti, vieux chien !

MARIA. – Mais on ira à San Matteo. Les sœurs sont bonnes. Elles ne te laissent jamais le ventre vide.

MARTA. – Toujours un oignon, toujours un poisson.

MARIA. – Ou chez Mamma Rossa, grande gueule, bon cœur.

MARTA. – Toujours un bout de lard, toujours un citron.

ELENA. – Oui, elles sont bonnes, la catin comme les sœurs, mais tenez...

Elena leur donne des pains.

FAUSTINA. – Tu as encore volé.

ELENA. – Oui, je sais, le fort, les rats, mais en attendant...

MARIA & MARTA. – Merci.

FAUSTINA. – C'est vrai que j'ai faim. Merci. (*À Estrella.*) Et toi, Estrella, tu rêves encore ?

ESTRELLA. – Oui. (*Riant.*) Oui, je rêve encore.

FAUSTINA. – C'est pour ça que je viens, parce que tu rêves, c'est pour ça que je viens te voir. Sitôt que je me couche, ma tête est vide et c'est tout noir, je suis comme morte et je n'ai plus de rêves.

Alors, je viens chercher les tiens, ceux que tu fais devant la mer.
Raconte-nous.

ALESSIA. – Oui, raconte-nous, raconte-nous encore, comme hier, quand tu t'étais cachée au fond de la cale...

ELENA. – Entre deux roues de parmesan et trois tonneaux de salaison...

MARIA. – Que tu partais pour l'Amérique...

LUNA. – Et qu'en plein milieu de la traversée, le capitaine a voulu te jeter par-dessus bord...

FAUSTINA. – « Pas de femme sur l'océan ! » Et que toi, tu t'es battue avec lui à coups d'épée, et qu'il est mort...

MARTA. – « Argh... »

ALESSIA. – Et puis qu'après, c'était toi le capitaine.

ELENA. – Et que tous, vous deveniez des pirates.

MARIA. – Que vous semiez la détresse et puis la mort de Constantinople à Gibraltar...

LUNA. – Que vous dormiez sous la lune et les palmiers...

FAUSTINA. – Et que vous étiez riches à en crever...

MARTA. – Raconte-nous, raconte-nous encore...

ESTRELLA. – Si vous voulez. Hé, mais attendez, voilà Giacomo ! (*Giacomo, Andre et Antonio paraissent sur une embarcation de pêche.*) Ohé, Giacomo, ohé ! Andre ! Antonio ! La pêche a été bonne ?

ANDRE. – Attends ! Attends ! Vous allez voir !

ALESSIA. – Mais qu'est-ce qu'ils ont dans leur barque ?

LUNA. – C'est gros comme un dauphin.

MARIA. – C'est peut-être un espadon.

MARTA. – Un requin ?

ANDRE. – Andre, colle-toi au ponton, barre à tribord. Antonio, les amarres. (*Aux filles.*) Venez nous aider.

La barque manœuvre.

FAUSTINA. – Qu'est-ce que c'est ?

ANDRE. – Vous allez voir. Aidez-nous. (*Giaccommo, Andre et Antonio poussent François de Rosnay, inconscient, vers le quai tandis que les filles l'y hissent.*) Ho hisse ! Ho hisse !

ELENA. – Mais... Mais c'est un homme !

LUNA. – Sainte Marie mère de Dieu !

MARIA. – Sainte Croix, doux Jésus !

MARTA. – Saint Jésus, douce Croix !

ANDRE, *aux filles.* – Tirez, tirez, nom de Dieu !

ELENA. – Eh bien, oui, oui, on tire, mais poussez, vous autres, poussez, poussez donc !

ANDRE. – Ho hisse ! Ho hisse !

François, toujours inconscient, est allongé sur le quai, face contre terre.

ALESSIA. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANDRE, *tâchant de reprendre son souffle*. – On croisait du côté de la...

GIACOMMO, *idem*. – De la Bocca Ponente ⁽¹⁾...

ANDRE, *idem*. – Oui. Là, où il n'a y a jamais la...

GIACOMMO, *idem*. – La capitainerie...

ANTONIO, *idem*. – On venait de jeter nos filets...

ROMÉO. – Et tout d'un coup, « Boum ! », contre la coque...

GIACOMMO. – On a cru que c'était une branche ou un ballot, ça arrive souvent...

ANTONIO. – Et puis c'était lui... Lui, là...

ESTRELLA. – Qui est-ce ?

ANDRE. – Ça, je n'en sais rien. Il n'est pas d'ici. Regarde ce qu'il a sur le dos...

FAUSTINA. – Il est mort ?

MARIA & MARTA, *dégoûtées*. – Bah !

ANDRE. – Pareil, je n'en sais rien.

ESTRELLA. – Aide-moi.

Elena et Estrella entreprennent de retourner François sur le dos.

1. – Littéralement, *La Bouche* « Ponante », soit l'entrée ouest du port.

LUNA. – Il a une sale tête.

MARIA. – Oui, il n'a pas l'air très frais.

MARTA. – Il est complètement crevé, oui. (*Marta donne un coup de pied dans le flanc de François qui recrache un peu d'eau. Surprise.*)
Ah!

ANDRE. – S'il est crevé, il n'y a plus qu'à le remettre à l'eau, parce que...

GIACOMMO. – Si la capitainerie nous tombe dessus avec ça sur les bras...

ANTONIO. – Ils vont nous faire danser la sicilienne. Et pas qu'un peu...

FAUSTINA. – Vous lui avez fait les poches ?

ANDRE. – Encore plus vides que les miennes. Allez.

Les trois garçons commencent de tirer François vers le bord.

MARIA. – Au moins, vous aurez pêché quelque chose.

François crache de l'eau, éructe, pousse un râle.

FRANÇOIS, *agité*. – Ah ! Non ! Non ! Ah ! Ah...

François retombe dans l'inconscience. Un temps.

ELENA. – Je crois qu'on ferait mieux de ne pas le remettre à l'eau...

ESTRELLA. – Non.

ALESSIA. – Mais alors, qu'est-ce qu'on fait ?

ANDRE. – En tout cas, on ne reste pas là. Ça va être l'heure de la ronde.

GIACOMMO. – Ah non, on ne reste pas là.

ANTONIO. – Surtout pas, non.

LUNA. – On n'a qu'à l'emmenner à San Matteo.

MARIA. – Oui, les sœurs sont bonnes.

MARTA, *machinalement*. – Toujours un oignon, toujours un poisson...

ESTRELLA. – Non. Pas chez les sœurs.

ALESSIA. – Eh bien où, alors ?

ESTRELLA. – On va l'emmenner chez Mamma Rossa.

MARIA, *machinalement*. – Toujours un bout de lard, toujours un citron...

ALESSIA. – Chez Mamma Rossa ?

ESTRELLA. – Elle est peu magicienne.

FAUSTINA. – Un peu sorcière, oui.

MARIA. – Beaucoup, sorcière.

MARTA. – Vraiment beaucoup.

ANDRE. – Et surtout putain.

ESTRELLA. – Mamma Rossa peut guérir quiconque et tout rétablir. (*À propos de François.*) Si quelqu'un peut le tirer d'affaire, c'est elle. (*À la cantonade.*) Aidez-moi. (*Estrella, aidée par tous les autres, vide sa charrette des oranges qui s'y trouvent et y installe François.*) Andre, Antonio, Giacomo, poussez la charrette. Et toi, Matteo, tire avec moi.

GIACOMMO. – Et les oranges ?

ESTRELLA. – Mangez-les.

ANTONIO. – Ton maître ne va rien dire ?

ESTRELLA, *après un peu de réflexion.* – Quelque chose me dit que si le maître doit crier, je ne serai plus là pour l'écouter.

ELENA. – Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi dis-tu cela ?

ESTRELLA. – Je ne sais pas. En route.

Tous sortent.

SCÈNE 2

Les frères sicaires

Même endroit, peu après le départ des enfants. Arrivent de la mer, sur une chaloupe, Djibril et Hassan, qui se hissent sur le quai et l'inspectent rapidement.

HASSAN. – Ce rat nous a échappé ! Dix jours, dix nuits, à le pourchasser et il nous glisse entre les doigts comme une sardine ?

Nous, que les océans redoutent ? Nous, dont les noms font tressaillir le cœur des marins les plus aguerris ? Comment a-t-il fait ? Comment fait-il ? Il aurait dû crever. Cent fois, il aurait dû. Traverser la grande mer sur un morceau de bois pourri avec moins de voile qu'un fond de culotte, comment ? Dix journées à rôtir sous le soleil ardent, trois gorgées de pluie pour se désaltérer, une poignée de coquilles vides à sucer, comment ? Et quand enfin sa barque se disloque, plutôt que de couler, il parvient, on ne sait comment, à gagner le rivage. Car il ne s'est pas noyé, le courant vers nous aurait poussé sa carcasse. Non, je te le dis, Djibril, mon frère, cet homme est un diable.

DJIBRIL. – C'est un esclave...

HASSAN. – Un esclave courbe l'échine, il regarde la poussière à ses pieds et les chaînes à ses chevilles. Un esclave endure le fouet, il se tait. Il vit quand on lui dit de vivre, il meurt quand le maître le décide.

DJIBRIL. – C'est un esclave enragé de liberté, un de ces hommes qu'on ne brise jamais.

HASSAN. – Un homme ? Un chien !

DJIBRIL. – Un chien qui par huit fois a tenté de s'évader et que ni le fouet ni le fer ni aucune privation n'ont dissuadé de tenter encore et encore. Un chien que Mourad Raïs...

HASSAN. – La paix d'Allah soit sur lui.

DJIBRIL. – Que Mourad Raïs, prince des pirates et d'Alger le maître incontesté, s'enorgueillit de posséder tant sa ténacité et son courage sont dignes d'admiration. Ne laisse pas la colère

t'aveugler, Hassan, mon frère. Ce n'est pas une bête affolée que nous traquons, c'est un homme qu'aucune cruauté n'a su faire plier et que guide un cœur pour toujours indomptable.

HASSAN. – Son cœur, je le transpercerai ! Et sa carcasse, je la jetterai aux hyènes !

DJIBRIL. – Oui, telle est la volonté de Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah le parfume de sa bénédiction.

DJIBRIL. – Car Mourad est furieux qu'un captif ait pu lui échapper et nous devons obéir à son ordre. Mais ayons garde, Hassan, mon frère, de nous croire des loups quand nous ne sommes peut-être que des moutons.

HASSAN, *dédaigneux*. – Pouah !

DJIBRIL, *les yeux sur la ville*. – Le voici à présent qui se terre dans la multitude. Cette cité est vaste et compte mille et une ruelles qui tournent en tout sens au pied des grands palais sans que jamais la lumière du soleil ne les effleure. C'est un labyrinthe où se pressent les navires du monde entier, où toutes les langues sont parlées. Il n'aura aucun mal à s'y cacher.

HASSAN. – Comment faire alors pour le retrouver ?

DJIBRIL. – Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah le protège de tous les djinns.

DJIBRIL. – Mourad Raïs entretient dans tous les ports des espions à sa solde. Il en est un ici dont je connais le nom. Il loge à deux pas du palais des Doria.

HASSAN. – Qu’attendons-nous, Djibril, mon frère? Allons frapper à la porte de cet argus et lui enjoindre de tendre l’oreille au moindre bruit que fera ce chien d’évadé.

DJIBRIL. – Inutile d’intriguer les gardes de ce port.

Hassan désamarre la chaloupe. Ils sortent.

SCÈNE 3

Soigner ou guérir

Dans les appartements de Mamma Rossa, François est étendu sur un lit. À son chevet se pressent six enfants.

NINA. – C’est trois fois qu’il faut réciter la prière.

MAURA. – Il faut se mettre à la tête du malade et dire trois fois la prière, comme ça.

NINA, *psalmodiant*. –
« Ô, grand S^t Laurent,
» Sur un brasier ardent... »

MAURA. –
« Tournant et retournant,
» Vous n’étiez pas souffrant. »

NINA. –
« Ah, faites-lui la grâce... »

MAURA. –
« Que son ardeur lui passe! »

ADA. – Mais non, pas du tout, vous n’y connaissez rien. C’est aux pieds du malade qu’il faut se mettre et c’est deux fois qu’il faut la dire, et la dire à l’envers, comme ça. (*Psalmodiant à son tour.*)

« Passe lui ardeur son que
» Grâce la lui faites, ah !
» Souffrant pas n’étiez vous... »

BRUNA. – Ah non, je vous arrête, vous n’y êtes pas. Ce qu’il faut, c’est lui verser dans les oreilles une bonne cuillerée de mercure bien chaud. Où Mamma Rossa range-t-elle sa fiole de mercure ?

Bruna fouille.

TOMASO. – Du mercure ? Es-tu folle ? Le mercure, c’est pour soigner les sourds. Non, ce qu’il lui faut, c’est de l’ail.

LUCA. – Un bon emplâtre d’ail et de moutarde et, dans une heure, il est sur pieds. (*Il prend une bande de tissu et un pinceau. À Isacco.*)
Moutarde.

ISACCO. – Moutarde.

VALERIANA. – Moutarde.

TOMASO. – Ail.

LUCA. – Ail.

ISACCO. – Ail.

VALERIANA. – Ail.

MAURA & NINA. –

« Tournant et retournant,
» Vous n’étiez pas souffrant ! »

ADA. –

« Ardent brasier sur un,
» Laurent saint grand ô ! »

BRUNA. – Ah, le voilà. Mettons-le à chauffer un moment...

TOMASO. – Nous allons le lui appliquer.

LUCA. – Oui, directement sur la figure.

ISACCO. – Tire-lui les cheveux bien en arrière.

VALERIANA. – Je tire le plus fort que je peux.

NINA. –

« Tournant et retournant ! »

ADA. –

« Retournant et tournant ! »

MAURA. –

« Tournant et retournant ! »

ADA. –

« Retournant et tournant ! »

BRUNA. – Ah, il est bien chaud, il fait des bulles. Il est temps de le lui verser dans les oreilles. Poussez-vous, chaud devant !

Au moment où François va recevoir du mercure dans l'oreille et de la moutarde sur la figure, entrent Goliarda et Sapienza, une bassine et des linges propres à la main.

GOLIARDA. – Allez, les enfants, dehors, fini de jouer ! Il faut laisser notre rescapé se reposer. Et emportez votre bazar.

SAPIENZA. – Oufte, oufte ! Filez par la porte et sur la pointe des pieds. Bruna, repose cette fiole de mercure là où tu l'as prise.

Les enfants sortent. Sapienza et Goliarda commencent de laver la figure de François, Sapienza maniant l'éponge et Goliarda tenant la bassine.

GOLIARDA, *à propos des enfants.* – Ah, les chers petits chéris, comme ils sont jolis et comme ils me rappellent les miens.

SAPIENZA. – Ne pense pas à ça.

GOLIARDA. – Oh, j'y pense sans chagrin désormais. Je sais qu'ils sont au ciel, là où rien de mauvais n'arrive jamais plus. J'y pense heureuse, tu sais.

SAPIENZA. – Oui. (*À propos de François.*) Soulève-lui le bras. Il a peau toute brûlée par le soleil et par le sel. Et là, regarde ces cicatrices, les marques des fers et du fouet. Celui-là arrive tout droit des enfers.

GOLIARDA. – À chacun les marques de son sort. Nous, la vérole, et lui...

SAPIENZA. – Les galères ?

GOLIARDA. – Les galères, oui, peut-être. C'est tant de misère que les hommes s'infligent.

SAPIENZA. – En tout cas, je ne le connais pas. Il n'est jamais monté dans mon lit.

Goliarda regarde dans la culotte de François.

GOLIARDA. – Non, moi non plus. Je m'en souviendrai.

SAPIENZA. – Fais voir. (*Sapienza regarde à son tour.*) Oui, moi aussi. Mais non, jamais. Presse un peu d'eau entre ses lèvres. Regarde un peu sa langue... Ce qu'il a dû endurer, j'ai peine à l'imaginer.

GOLIARDA, à François. – Doucement, là, doucement, un tout petit peu, là... (*À Sapienza.*) Crois-tu qu'il vivra? (*Elle pose une oreille contre la poitrine de François.*) On dirait bien que oui, à écouter son cœur. Ça cogne là-dedans, c'est fort, c'est droit. D'où qu'il arrive, il n'y retournera pas. Un cœur comme celui-là, quelque chose l'attend.

SAPIENZA. – Comment savoir? Il est solide, mais...

Entre Mamma Rossa, suivie d'Estrella qui porte des onguents.

MAMMA ROSSA. – Il vivra.

SAPIENZA & GOLIARDA. – Oui, Mamma Rossa.

GOLIARDA. – Il est propre et il a bu.

SAPIENZA. – Propre comme un sou neuf.

MAMMA ROSSA. – Sortez.

SAPIENZA & GOLIARDA. – Oui, Mamma Rossa.

Goliarda et Sapienza sortent. Mamma Rossa applique à François les onguents qu'Estrella lui tend au fur et à mesure.

MAMMA ROSSA. – Je te connais sans te connaître, tu as la peau des Nègres et des catins, je te connais dans tes douleurs.

(Psalmodiant pendant qu'Estrella agite un encensoir.) Génie de feu, génie de vie, arborez vos boucles d'étain, faites tinter vos anneaux d'or, passez vos vestes de fer, entrez dans ce corps, entrez dans ce foie, glissez dans ces reins. Chassez démons, satans et gobelins, chassez poulpiquets et poulpiquins. Ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être. Venez, esprits, venez ici, la viande morte, mâchez-la. Petits oiseaux, piments du ciel, il est pour vous le sang impur, buvez-le à satiété. Serpents de l'ombre et des rivières, la peau brûlée, déchirez-la, emportez-la. Génie du feu, génie de vie, faites souffler dans cette gorge le souffle du premier jour, pressez de ces yeux l'excédent de lumière qui les aveugle et sur ces lèvres déposez le baiser du grand tout. Ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être. *(François s'agite et geint.)* Du calme, laisse la vie revenir petit à petit, réapprivoise-la. *(François s'agite et geint. À Estrella.)* Passe-moi la Madone. *(Estrella lui donne une statuette de la Vierge qu'elle pose entre les mains de François, lequel s'apaise aussitôt. À Estrella.)* Je me demande pourquoi je fais toutes ces simagrées, la Madone, ça marche à tous les coups.

FRANÇOIS, *faiblement*. – Gabriella... Gabriella...

MAMMA ROSSA. – Quoi? Que dis-tu?

FRANÇOIS. – Gabriella...

MAMMA ROSSA. – Gabriella.

FRANÇOIS. – Isabella... Isabella...

MAMMA ROSSA. – Gabriella, Isabella. Eh bien, mon lapin, tu es chaud comme la braise. Qui d'autre encore?

FRANÇOIS. – Isabella, la comtesse Doria, le Palais Rouge, je dois la voir, je dois la voir...

MAMMA ROSSA. – Le Palais Rouge ? Eh bien !

FRANÇOIS. – Le Palais Rouge...

MAMMA ROSSA. – Oui, oui...

FRANÇOIS. – Isabella, Isabella, je dois la voir, je dois la...

MAMMA ROSSA. – Tu la verras, mais repose-toi. Dors à présent, dors...

FRANÇOIS. – Je dois la... Je dois...

MAMMA ROSSA. – Dors.

François s'endort.

MAMMA ROSSA. – Laissons-le dormir. Et toi aussi, Estrella, va dormir. File. (*Estrella sort. Regardant François.*) Ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être. (*Un temps.*) Au moins, nous savons que tu es Français : quel accent abominable tu as, mon Dieu, quel accent ! Et puis le reste : Gabriella, Isabella... Ah, les Français... (*Elle regarde dans la culotte de François.*) Ah oui, c'est un Français. Ah, les Français ! Allez, dors, la mort est partie.

Mamma Rossa sort.

SCÈNE 4
Que faire ?

Chez Mamma Rossa encore, la même nuit, dans le grenier où sont censés dormir les enfants de putains que Mamma a en pension.

ISACCO, *un drap sur la tête, gémissant comme un fantôme.* –
« Ah ! Ah ! C'est moi qu'on a trouvé dans l'eau du port... »

ADA. – « Roulé et battu par les vagues... »

LUCA. – « Rongé par le sel... »

TOMASO. – « Grignoté par les crabes... »

NINA. – Arrêtez, j'ai peur !

BRUNA. – S'il vous plaît, arrêtez !

ISACCO. – « Ah ! Ah ! Je suis de retour... »

ADA. – « J'ai traversé le fleuve de l'oubli. »

LUCA. – « Je reviens d'entre les morts... »

TOMASO. – « Et j'ai grand' soif de sang ! »

MAURA. – Vous allez vous taire, espèce de crétins ?

VALERIANA. – Je vas appeler Mamma Rossa, elle vous fouetterra !

MAURA. – Elle vous fouetterra jusqu'à l'évanouissement !

ISACCO. – « Le fouet ne m'effraie pas ! »

ADA. – « Je suis mort et je ne mourrai pas. »

LUCA. – « La chair pend sur mes os, verte et pourrie et puante... »

TOMASO. – « Et j'ai grand' faim d'enfants ! »

TOUS. – Ah !

ISACCO. – « Il me faut voir, je vous croquerai les yeux... »

ADA. – « Il me faut toucher, je vous croquerai les doigts... »

LUCA. – « Il me faut sentir, je vous croquerai le nez... »

TOMASO. – « Il me faut entendre, je vous croquerai les oreilles... »

NINA. – Il nous faut vous clouer votre vilain bec !

BRUNA. – Nous vous botterons le cul !

LES QUATRE. – À l'assaut, pied au cul !

LES AUTRES, *se prenant des coups*. – Oh, oh, arrêtez !

VALERIANA. – Prends ça, grosse andouille !

MAURA. – Maudit cochon !

NINA. – Et ça, et ça, et ça, carogne, misérable !

BRUNA. – Ah, vous vouliez nous faire peur ?

VALERIANA. – Eh bien, tremblez maintenant !

MAURA. – C'est votre tour d'avoir peur !

NINA. – Car nous sommes terribles, nous, les vivants !

BRUNA. – Bien plus forts que les morts !

VALERIANA. – Et bien plus affamés !

MAURA. – Et bien plus assoiffés !

ISACCO. – Non, non, ne nous mangez pas !

ADA. – Nous sommes tout pourris !

LUCA. – Tous gonflés d'eau salée !

TOMASO. – Avec un goût de vieille crevette !

NINA. – C'est vrai qu'ils puent, ces crevés-là !

BRUNA. – On s'en fiche, on les bouffera !

VALERIANA. – Et ce qu'il en restera, on le jettera aux rats !

MAURA. – Peut-être que les rats n'en voudront pas !

TOUS. – Aux rats ! Aux rats !

Entrent Estrella & Maria.

MARIA. – Vous ne dormez pas ? Allez, ça suffit maintenant, couchez-vous. Retire ce drap de ta tête, toi. Allez.

ESTRELLA. – Même la lune dort déjà, elle s'est cachée depuis longtemps, et vous, vous êtes à tourner comme des chats qui ont faim.

MARIA. – Vous n'êtes pas des enfants, vous êtes des démons, des poulpiquets, des diabolotins.

ESTRELLA. – Allez, au lit !

Les « petits » se couchent, mais assistent au reste de la scène les yeux grands ouverts. Par un œil-de-bœuf, les ados se glissent dans le grenier. Aux arrivants.

MARIA. – Qu'est-ce que vous faites là ?

ELENA. – Pas moyen de dormir, on vient aux nouvelles.

BASILIO. – Comment il va ?

ANTONIO. – Il s'est réveillé ?

ANDRE. – On sait qui c'est ?

ESTRELLA. – Il s'est réveillé, oui, mais il est faible, il s'est rendormi. Mamma Rossa le soigne.

FAUSTINA, *imitant Mamma Rossa*. – « Par le pouvoir de la girafe à deux têtes... »

LUNA, *idem*. – « Et par les cornes du grand bouc... Reviens, reviens, pauvre pêcheur, reviens d'entre les poulpes ! »

MARIA, *idem*. – « Abidou dacadiboum, plouribous... »

LUNA. – « Et glougloutoum, plouf, plouf, plouf ! »

ESTRELLA. – Ne vous moquez pas. Il vit quand il allait mourir, c'est plus que les savants de la Sorbonne ou de Bologne n'auraient pu faire, et c'est Mamma Rossa qui l'a fait.

ALESSIA. – Il s'est réveillé, il a dit quelque chose ?

ESTRELLA. – Oui.

GABIN. – Eh bien, qu'est-ce qu'il a dit ?

ANTONIO. – Oui, quoi ?

BASILIO. – Allez, Estrella, dis-nous ce qu'il a dit.

MARIA. – Déjà, nous savons qu'il est Français...

FAUSTINA. – Français ? Pouah, quelle horreur !

LUNA. – C'était bien la peine de le tirer de l'eau, tiens !

ALESSIA, *imitant un Français*. – « Ne sais quoi j'embrasserai aujourd'hui... »

ELENA. – « La tiare du pape Clément... »

MARIA. – « Ou le trou des fesses de Calvin... »

MARIA, *idem*. – « Ah, le cruel embarras, ce roi si peu constant dans ses choix ! »

ANDRE, *à Luna, Marta et Maria*. – Ah, cela suffit, vous autres, laissez-la parler ! (*À Estrella.*) Alors, il a dit quoi ?

ESTRELLA. – Il a dit... Il a dit...

MARIA. – « Gabriella... Gabriella... »

TOUS. – Gabriella ?

ESTRELLA. – Et puis aussi...

MARIA. – « Isabella... Isabella... »

TOUS. – Isabella ?

ESTRELLA. – « Isabella Doria, ah, ah, je dois la voir, ah, ah... »

TOUS. – « Ah, ah... »

ESTRELLA. – Et, poum, il s'est rendormi.

FAUSTINA. – Isabella Doria ?

BASILIO. – La comtesse Isabella ?

GABIN. – Les Doria du Palais Rouge ?

ANDRE. – Les maîtres de la ville ?

ANTONIO. – « Poum » ?

ESTRELLA, à *Antonio*. – Oui, « Poum ».

MARIA, à *Elena, Giacomo et Andre.* – Oui. Eux.

ESTRELLA. – Les Doria du Palais Rouge. Parce que ça aussi, il l'a dit : « Palais Rouge ».

ALESSIA. – Mais pourquoi ?

ELENA. – Qu'est-ce qu'il lui veut, à la Doria ?

ESTRELLA. – Ça, je ne sais pas. Mais s'il veut la voir, il la verra.

ANDRE. – Ah oui ? Et comment ? On n'entre pas au Palais Rouge comme à la charcuterie.

ESTRELLA, à *Luna, Maria et Marta*. – Votre maître, Matteoti, c'est bien pour les Doria qu'il travaille ?

LUNA. – Oui.

MARIA. – Enfin, c'est nous qui travaillons.

FAUSTINA. – Et lui qui compte les sous.

ESTRELLA. – Et vous allez bientôt aller livrer au Palais Rouge les robes du mariage de Caterina, la nièce de la comtesse ?

FAUSTINA. – Oui, c'est ce que nous allons faire demain.

LUNA. – Et dire qu'il va falloir encore tout trimballer de l'atelier jusqu'au palais et que ça pèse des tonnes !

MARIA. – Si seulement le M^e Matteoti voulait bien embaucher un portefaix !

ESTRELLA. – Eh bien, justement. Écoutez mon plan.

Elena souffle les chandelles et Estrella commence de chuchoter.

SCÈNE 5

Vico Brignole, la nuit

Même nuit, plus tard, vico Brignole, devant le logement de M^e Matteoti. Entrent Covielle et Baratin, ivres et titubant. Dans l'ombre se dissimulent Djibril et Hassan qui attendent le départ des importuns.

COVIELLE. – Ah, foutre Dieu, que c'est bon de boire et que c'est bon de boire en Italie !

BARATRIN. – Tu l'as dit ! Et moi, je dis... Je dis... Je dis que les voyages forment la jeunesse. Voilà ce que je dis.

COVIELLE. – Qu'ils forment la jeunesse, oui, mais quel âge as-tu ? Hé ? Hein ? Quel âge as-tu ?

BARATRIN. – Quel âge j'ai ? Moi ?

COVIELLE. – Oui, toi, mon coquin.

BARATRIN. – Mais... Mais, mais, mais... J'ai l'âge, j'ai l'âge que j'ai. Hé ? Hein ?

COVIELLE. – Ah... Ah, oui. Hé ! Ça, c'est dit et c'est bien dit.

BARATRIN. – Hé ! Hein ! Et puis je dis aussi...

COVIELLE. – Ah, oui, ça aussi...

BARATRIN. – Je dis aussi : « Merci, monseigneur, monsieur monseigneur l'évêque de Chalons »...

COVIELLE. – M^{gr} Côme Clausse de Marchaumont...

BARATRIN. – « De nous faire l'honneur de nous mener chaque année en Italie où nous pouvons... »

Baratrin laisse brutalement pendre sa tête, presque évanoui.

COVIELLE. – « Où nous pouvons » ? Hé ? Hein ? Oh, « Où nous pouvons » ?

BARATRIN. – Hein ?

COVIELLE. – « Où nous pouvons » ?

BARATRIN. – Hein ? (*Relevant brutalement la tête.*) Ah oui ! « Où nous pouvons... » (*Levant un flacon de vin.*) « Nous ressourcer ! » Hé ! Hein !

Baratrin boit et donne le flacon à Covielle qui boit à son tour.

COVIELLE. – Ah mais oui, mais oui, c'est vrai et c'est bien dit. Car si nous sommes ses laquais, ses laquais, ses porteurs et ses valets, nous n'en sommes pas moins hommes et comme hommes... Comme hommes...

BARATRIN. – « Commommes » ?

COVIELLE. – « Commommes » ? « Mommnes » ? Je ne sais plus ce que je voulais dire...

BARATRIN. – « Vive l'évêque » ?

COVIELLE. – Oui ! Vive l'évêque ! Vive l'évêque et l'Italie et les putains et le bon vin !

BARATRIN. – Des putains ! Des putains, oui, ça, c'est une idée ! Allons nous emputiner ! Viens, mon ami, viens, quittons ces rues désertes, trouvons-nous des bouches à baiser, des jupes à trousser. Viens...

COVIELLE. – Oui, je viens, oui, oui, il me tarde de donner à ces catins de Ligurie une leçon de belle galanterie à la française.

Covielle et Baratin sortent. Djibril et Hassan se montrent.

HASSAN. – Ces immondes pourceaux ont fait un vacarme à réveiller les morts !

DJIBRIL, *montrant un porche*. – C'est ici que vit l'espion de Mourad...

HASSAN. – Qu'Allah soit toujours satisfait de lui. (*À propos du porche.*) Enfin, nous l'avons trouvé ! Tu avais raison, Djibril, mon frère, cette ville compte plus de ruelles qu'il n'y a d'âmes au ciel,

et toutes sont entre elles ressemblantes. Ces heures à les arpenter m'ont rompu plus que notre traversée.

DJIBRIL. – Oui, nous l'avons trouvé. Entrons.

HASSAN. – Attends ! Regarde, une lumière !

MATTEOTI. – Qui va là ? Maraudeurs ! Coquins ! Débauchés ! Filez avant que je n'appelle la garde ! Oser me tirer du sommeil, moi, M^e Matteoti, tisserand favori des puissants ? Il vous en cuira si vous recommencez ! M'entendez-vous, vilains ?

DJIBRIL. – Du calme, Matteoti, baisse la voix.

MATTEOTI. – Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

DJIBRIL. – « Dans la nuit noire, sur une pierre noire, une fourmi noire... »

MATTEOTI. – « Dieu peut la voir ! »

DJIBRIL. – Tu sais qui nous envoie.

MATTEOTI. – Mourad Raïs !

HASSAN. – Qu'Allah pave son chemin de miel.

DJIBRIL. – Nous avons besoin de toi. Nous sommes à la poursuite d'un évadé. Toi seul peux nous aider.

MATTEOTI. – Je ne peux rien refuser aux envoyés de Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah déverse sur sa tête le flot de ses bontés.

MATTEOTI. – Et s'il faut mettre à son service mes yeux et mes oreilles, sans hésiter je le ferai...

COVIELLE. – Eh bien, tu es où? Tu es où? Baratrin, oh? Baratrin? (*Se penchant pour regarder son ombre par terre.*) Baratrin, c'est toi?

MATTEOTI. – Mais ne restez pas dans la rue, on pourrait nous voir. Venez, entrez. Et ne faites pas de bruit.

*Hassan et Djibril précèdent Matteoti dans l'immeuble.
Entre Covielle, plus titubant que jamais. Covielle s'affale
contre le mur et s'endort. Entre Baratrin.*

BARATRIN. – Covielle? Eh bien alors, eh bien tu es où? Où es-tu, mon Covielle? (*Se penchant pour regarder Covielle.*) C'est toi? C'est toi, mon Covielle?

Baratrin s'affale contre Covielle et s'endort. Ronflements.

SCÈNE 6

Vico Brignole, le matin

Le lendemain matin, vico Brignole, même lieu, soit devant chez M^e Matteoti. Covielle et Baratrin sont toujours affalés l'un contre l'autre et dorment encore. De part et d'autre du porche de M^e Matteoti, Benedetta et Iacomo ouvrent les volets de leurs commerces respectifs, une poissonnerie et une boucherie. À l'étage de l'immeuble, la fenêtre des appartements de M^e Matteoti est ouverte.

BENEDETTA, jetant des entrailles de poisson dans la rue tout en se chauffant la voix. – Elle est fraîche, ma morue, elle est fraîche, elle est superbe! Morue! Morue! Morue!

Les entrailles choient sur sur Covielle.

COVIELLE, *soudain éveillé.* – Ah! Mais qu'est-ce que c'est ?

IACOMO, *vidant les entrailles d'un veau puis débitant sa viande.* – Non, mais regardez-moi ce veau, c'est une merveille! Si j'osais... Ah oui, allez, j'ose, c'est un miracle, un miracle! Cette chair! Ah, la chair... Et ces attaches! Ah... (*Il jette à la rue le paquet d'entrailles.*) Régal des chiens, joie du matin!

BARATRIN, *éveillé par les entrailles qui viennent de lui tomber sur la coquille.* – Ah! Mais... Mais... Mais!

BENEDETTA, *à Iacomo.* – Ahé, Iacomo, la belle humeur que tu tiens! Laisse-moi deviner, ta femme a été gentille ?

IACOMO, *à Benedetta, depuis l'intérieur de sa boutique.* – Un peu, qu'elle l'a été! À la Noël, si Dieu le veut, je serai papa!

BENEDETTA. – Ah, le papa, la mamma! Ce que ça fait d'être des bêtes, parfois!

IACOMO. – Tu dis vrai, Benedetta! Et toi? La nuit fut bonne ?

BENEDETTA. – Comme tu sais, le mien est vieux pis que Matusalem.

IACOMO. – Pauvre de toi!

BENEDETTA. – Bah, comme disait ma mère, trois doigts font mieux qu'un vieux mari.

IACOMO. – Paroles d'évangile, Benedetta! (*À propos de la viande, montrant une belle côte.*) Eh tiens, je te la garde, celle-ci.

BENEDETTA. – Tu es bon comme le miel, Iacomo. Je te donnerai des encornets.

Benedetta et Iacomo font leurs étalages en chantant.

BENEDETTA & IACOMO. –

♪ Pellegrin che vien da Roma

♪ Va el birocc

♪ Con le scarpe rotte ai pie’

♪ Birocc el vegn, birocc el va

♪ Pellegrin che vien da Roma

♪ Con le scarpe rotte ai pie’.

COVIELLE, tentant de se lever. – Ah! Ah, ma tête!

BARATRIN, idem. – Ah! Ah, mon foie, mon foie!

COVIELLE. – Je ne comprends pas... C’est le vin, ça, à coup sûr, c’est vin...

BARATRIN. – Frelaté, c’est certain... Ah, nom d’un chien... Et, par le diable, ce que tu pues, Covielle! Écarte-toi!

COVIELLE. – Moins que toi, Baratin, moins que toi... Nous ferions mieux de rentrer au palais nous laver. L’évêque est près de se lever. S’il nous voit dans cet état, il t’ordonnera de me bastonner...

BARATRIN. – Et à toi de me battre. Et tout douloureux que nous serons, nous n’en devons pas moins le porter jusqu’au Palais Rouge où on l’attend tantôt. Allons, allons-y...

COVIELLE. – Ah, ma tête!

BARATRIN. – Je te l'échange contre mon foie. Ah, crénom de Dieu !

Covielle et Baratrin sortent. La rue commence d'être arpentée par des passants plus ou moins affairés.

BENEDETTA, *à la cantonade.* – Du tout beau, du tout frais ! Deux sous la livre ! Allez, allez !

IACOMO, *idem.* – Six sous la panse ! Veau, vache, cochon ! Six sous la panse !

BENEDETTA. – Elles sont belles, mes morues, ils sont beaux, mes lançons !

IACOMO. – Approchez, approchez ! Tétins, hure, tripes et pieds panés ! Allez, allez, c'est donné, c'est donné !

BENEDETTA. – Morues, lançons, lamproies, crevettes, homard, palourdes, langoustines !

IACOMO. – Boudins, grattons, rosette et saucissons !

Entrent Gioconda et Sforando, respectivement épicière et caviste, qui entreprennent d'installer leurs produits.

BENEDETTA. – Ahé, Gioconda. Tu viens tard aujourd'hui... Et toi pareil, Sforando. Le coq n'a donc pas chanté chez vous ce matin ?

GIOCONDA. – Le coq, je ne sais pas, j'étais partie bien avant qu'il ne se réveille. Non, non, c'est à la capitainerie une fois de plus, la capitainerie une fois encore. Des heures à faire le pied de grue pour sortir la marchandise des entrepôts, des heures et des fortunes. Mais mais mais ! Là voilà, je l'ai ! Enfin ! (*Présentant aux*

nez présents un petit sac entrouvert.) Sentez-moi ça. Doucement, doucement, du bout de la narine seulement. N'est-ce pas, hein ? *(Humant elle-même le contenu du sac.)* Ah ! Poudre de racine d'iris.

IACOMO. – Comment ?

GIOCONDA. – Oui. De la poudre de racine d'iris, vous avez bien entendu. Tout droit des montagnes des Appenins. Exquis, divin, sans égal. Une pincée... Que dis-je, une pincée ? Une pointe d'ongle, une larme, un soupçon, c'est l'enchantement.

BENEDETTA. – Ah, je sais, c'est pour la signora Malaperte, la savonnière de la piazza Nello !

GIOCONDA. – La Malaperte ? Jamais ! Elle a tant de poils aux naseaux qu'elle confond la rose et l'ail brûlé.

IACOMO. – Pour la fille Dorante, Elisa, celle qui fête ses fiançailles ce dimanche !

GIOCONDA. – Celle-là ? Mais grands dieux, non ! Elle a la peau grumeleuse et la sueur sulfurique.

BENEDETTA. – Alors... Alors... Pour qui ? Pour quoi ?

GIOCONDA. – C'est pour sœur Carminatta.

IACOMO. – Du couvent des Ursules ?

BENEDETTA. – Celle qui peine à monter ses deux cents livres jusqu'en haut des escaliers ?

IACOMO. – Deux cent vingt.

BENEDETTA. – Qui a quatre-vingts ans ?

IACOMO. – Quatre-vingt deux.

GIOCONDA. – Et un poireau sur le menton et un œil qui dit crotte à l'autre, celle-là même.

BENEDETTA. – Mais alors ?

GIOCONDA. – Sa crème, sa crème aux œufs était sublime. Avec une larme, une pointe, un soupçon de cette poudre, elle confinera au divin.

IACOMO. – Diable ! Et toi, Sforando ? Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

SFORANDO. – Hein ?

IACOMO. – Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

SFORANDO. – Ah... C'est l'amour du métier, ça me perdra, je l'ai chevillé au corps. Et chaque soir, chaque soir quand je prépare, il faut que je vérifie la qualité, bouteille par bouteille, tonnelet après tonnelet. Et voilà... C'est un métier pénible, maux de têtes et maux d'estomac, tremblements, pertes de mémoire... Ma femme me le dit : « Tu es trop consciencieux, Sforando, tu te tues à l'ouvrage. » Elle a raison. J'aurais dû me faire porteur d'eau. En attendant, j'ai là ce petit gouleyant des Abruzzes, que j'ai longuement vérifié, vous m'en direz des nouvelles.

Entrent d'un côté Purezza et Sempliciotta, de l'autre Edipo et Cassandra, cette dernière guidant Edipo qui est prétendument aveugle et bossu et porte un bandeau sur les yeux.

PUREZZA, à *Sempliciotta*, à propos d'*Edipo*. – Regarde, il est là. Edipo est là, regarde. Viens ! Crois-moi, il n'y a pas plus grand savant que lui. Tu vois ses yeux ? C'est tout le temps qu'il a passé penché sur ses livres, des années et des années. Et des années ! Allez, viens. (*Elle entraîne Sempliciotta vers Edipo.*) Ses yeux, comment crois-tu qu'il les a perdus ? À lire, évidemment, à lire. Crois-moi si tu veux, mais crois-moi, un jour, à force de lire, ils lui sont tombés des orbites. Si, comme ça. Comme ça. Ils ont roulé sur le livre qu'il lisait, ils ont roulé sur le plancher, ils ont roulé, roulé, roulé, et jamais il ne les a retrouvés, jamais. Un grand savant, le plus grand de tous. Si quelque sait pour ton affaire, c'est lui. Viens, viens.

Edipo et Cassandra se sont arrêtés.

EDIPO, à *Cassandra*, mais en réalité à la cantonade. – Ahé, Cassandra, ma fille, où sommes-nous ? Dis-moi, est-ce le jour, est-ce la nuit ? Je connais les ténèbres et ne sais plus rien du monde, rien d'autre que le vent que font les choses en se mouvant et puis l'évanescence du parfum des citronniers. Où sommes-nous, ma fille, et cette chaleur sur ma face, est-ce celle de Phébus ? Est-ce l'haleine d'un fournil ? Et ces voix, dis, ma fille, ces voix, ce grand vacarme qu'elles font, sont-ce celles des ignorants qui parlent pour ne rien dire et sans savoir, qui parlent jusque dans leur sommeil et croient encore qu'ils commandent à leur langue ? Le jour qui les baigne est plus obscur que la nuit qui m'enveloppe. Ô grandes ténèbres, à quoi bon vous connaître ? À quoi bon ? Personne n'entend ni ne veut entendre le vieil aveugle qui vous sonde, la solitude et la misère sont compagnes de celui qui privé d'être ébloui peut voir en votre sein quelle sera la destinée de chaque homme.

PUREZZA, à *Sempliciotta*. – Tu vois, je te l'avais bien dit. Viens, viens !

EDIPO. – Emmène-moi, Cassandrina, ma fille, emmène-moi et trouve pour ton père le refuge d'une grotte profonde et oubliée de tous où il puisse contempler une dernière fois la réponse à tous les mystères, la solution de toutes les énigmes, la science du passé, la connaissance de l'avenir, et où il puisse, enfin, mourir. Ahé, ma fille, emmène-moi.

BENEDETTA, à *la cantonade*. – Qui veut des oursins ? Treize oursins la douzaine ! Oursins ! Oursins ! (*À Luna, Marta et Maria.*) Ahé, les couturières. Un tentacule fumé ? Tenez, c'est un délice.

IACOMO, à *la cantonade*. – Œil de veau en gelée, œil de veau en gelée, le vrai régal des vrais gourmets ! (*À Luna, Marta et Maria.*) Coucou, les mignonnettes, comment ça va ? Allez, chacune un œil. Si, si, ça me fait plaisir.

Cependant qu'Estrella se rencogne dans un coin pour écouter, Matteoti ouvre les portes de l'atelier devant lesquelles sont postées Luna, Marta et Maria.

MATTEOTI, *en faisant entrer les fillettes dans l'atelier*. – Vous êtes là, petites fripouilles, et à l'heure dite pour une fois, mais rien qu'à voir vos têtes, je sais déjà qu'il eût mieux fallu que vous fussiez en retard. Ces cernes, ces mines moroses, ces tremblements de vos mains fatiguées... On ne me la fait pas à moi, j'en ai vu défiler des ouvriers tire-au-flanc licencieux et débauchés. À la fin, ce sont les tissus que l'on abîme, ce sont les broderies que l'on gâte. Et qui se voit refuser sa marchandise par le client ? C'est Matteoti ! Je

suis trop bon. Cela sera déduit de vos salaires, misérables ! Pas de rouspétance, au travail ! Vite, vite, je suis pressé ! (*À Luna qui lui a dit quelque chose.*) Quoi ? Que dis-tu ? Comment ? Qu'ouïs-je ? C'est ma mort que tu veux ! Un portefaix ! Mais avec tout le pain que je vous donne, vous avez assez de force pour travailler au port à débarquer le marbre. Un portefaix ! (*Luna lui dit encore quelque chose.*) Quoi encore, petite insolente ? C'est un pauvre homme ? Il n'a qu'à travailler, cela lui fera du bien, il suffit de traverser la rue. Il a faim ? Eh bien, qu'il mange, ce n'est pas si difficile à comprendre qu'un pauvre ne l'entende point. (*Luna ajoute une dernière chose.*) Que dis-tu encore, incontinent canaille ? Il est Français ? Un Français par-dessus le marché ! C'est donc un portefaix syphilitique que tu veux introduire chez la comtesse Doria cet après-midi ? Un Français ! Un Fran... Ah, mais attends. Tu dis qu'il est Français... Français de France ? Tu en es certaine ? Ne mens point ! Quand est-il arrivé ? Hier soir ? Pas plus tôt, tu es sûre ? Ne mens point ! Ah ! Ah ! Oh... Ô, le pauvre homme ! Ô, le cher pauvre homme ! Car oui, c'est évident, je le sens, c'est un malheureux, je le sens, oui. Je le sens dans mon cœur et quoi de plus cher au cœur d'un bon chrétien que de porter secours aux malheureux ? Surtout les malheureux de France, les malheureux Français syphilitiques. Tu as bien fait, chère enfant, tu as bien fait. Qu'il soit ici à midi, je lui donnerai de l'ouvrage. Ça oui, il en aura ! Et à présent, cours accomplir ton labeur, brave petite...

PUREZZA. – Hé-ho, un instant, monsieur Edipo, un instant. Un instant, s'il vous plaît, ne partez pas !

EDIPO. – Ah, Cassandra, qui va là ? C'est une voix humaine, dis-moi, est-ce bien cela ? S'adresse-t-on à moi dans ce monde ? Dis-moi, Cassandra, que ce n'est pas la voix d'un spectre venu

du ventre ombreux du temps m'annoncer les fléaux et les joies de demain ?

PUREZZA. – Grand dieu, non, monsieur Edipo !

EDIPO. – Car la solitude me fait parfois douter des sens qu'il me reste et je crois entendre les morts savants quand ce ne sont que les vivants ignorants...

PUREZZA. – Je suis bien vivante, monsieur Edipo, et bien ignorante aussi, et c'est bien pourquoi je vous viens trouver.

EDIPO. – Ah, mais je partais...

PUREZZA. – Ah, pour l'amour de dieu, eh non, restez !

EDIPO. – Je partais, j'allais prier le ciel de rappeler à lui cette âme souffrante de trop peu méconnaître...

PUREZZA. – Non, non, monsieur, un instant...

EDIPO. – Et chercher avant de mourir un peu de pain et d'argent pour celle-là que je laisserai orpheline...

PUREZZA. – Ah non, je vous en prie, non, non, attendez. (*À Sempliciotta.*) Donne, toi, donne. (*Sempliciotta lui donne de l'argent. À Edipo.*) Tenez, voilà, prenez.

EDIPO. – Quoi ? Qu'est-ce ?

PUREZZA. – De l'argent. Une belle somme. Pour votre fille.

EDIPO. – De l'argent ? Vous êtes généreuse. Combien y a-t-il, ma fille ? Sera-ce assez pour toi quand j'aurai quitté ce monde et que tu seras seule ? (*Cassandrina compte l'argent puis souffle le montant*

dans l'oreille d'Edipo.) Comment ? Ah oui... Ah, le fardeau de ta vie te sera moins pesant et je puis partir léger...

PUREZZA. – C'est assez ? C'est assez, alors ?

Entrent le docteur pressé, poursuivi par Antonella, Ernestina et Lucia, toutes trois de noir vêtues.

BENEDETTA. – Par saint Roche et sainte Blandine, regardez, c'est Antonella, la femme d'Augusto, le meunier.

IACOMO. – Et là, c'est Ernestina, sa sœur.

GIOCONDA. – Et n'est-ce pas sa fille, Lucia ?

SFORANDO. – Et lui, je le reconnais, c'est le docteur qui a soigné ma belle-sœur de son hoquet.

ANTONELLA, *au docteur.* – Arrêtez-vous, monsieur ! Je vous somme de vous arrêter !

ERNESTINA, *idem.* – Et sur le champ ! Ici-même !

LUCIA, *idem.* – Halte ! Plus un pas !

ANTONELLA. – Mais allez-vous vous arrêter à la fin ?

ERNESTINA. – Par le Ciel et tous les saints !

LUCIA. – Vous tiendrez-vous tranquille ?

ANTONELLA. – Faut-il vous le dire en latin ?

ERNESTINA. – Prohibitum ambulare est !

LUCIA. – Vostratum arrestatum !

ANTONELLA. – Ou bien faut-il que nous fassions un rempart de nos corps pour vous empêcher d'avancer ?

ERNESTINA. – Que nous nous emparerions de vous comme d'un voleur à l'étalage ?

LUCIA. – Que nous vous fassions choir le cul par terre ?

ANTONELLA. – Pour vous forcer à nous tendre l'oreille ?

ERNESTINA. – Nous ne vous demandons qu'un instant.

LUCIA. – Et quelques explications.

LE DOCTEUR, *s'arrêtant enfin et faisant face aux deux autres.* – Ah, et mais quoi encore ? Je vous ai tout dit, il n'y a rien à ajouter. Faut-il que je me répète ? J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir et j'ai agi au mieux de la science, conformément à la doctrine de Galien. Sur ce, mes patients m'attendent. Je vous ordonne de me laisser passer.

ANTONELLA. – Vos patients souffriront bien encore un peu de vous attendre.

ERNESTINA. – Et moins que de vous voir à leur chevet.

LUCIA. – Gageons qu'ils ne sont pas si pressés que vous les auscultiez.

LE DOCTEUR. – Qu'est-ce à dire, mesdames ? Qu'insinuez-vous ?

ANTONELLA. – Mon mari...

ERNESTINA. – C'est-à-dire mon frère...

LUCIA. – Autrement dit mon père...

LE DOCTEUR. – Eh bien, qu'y a-t-il à dire ? Son cas est on ne peut plus clair. L'affaire est réglée. Sur ce, je m'en vais.

ANTONELLA. – Oh là, pas si vite ! Vous dites l'affaire réglée...

ERNESTINA. – Et le cas on ne peut plus clair...

LUCIA. – Mais, à la vérité, mon père...

ANTONELLA, *montrant Ernestina*. – Son frère...

ERNESTINA, *montrant Antonella*. – Son mari...

LUCIA. – Mon père n'est pas de cet avis.

LE DOCTEUR. – Votre père, votre frère, votre mari — enfin, cet homme-là que j'ai soigné...

ANTONELLA. – « Soigné », le mot est fort !

ERNESTINA. – Fort mal à propos, oui !

LUCIA. – Car enfin, mon père, et c'est le moins que l'on puisse dire, ne se sent pas vraiment mieux !

LE DOCTEUR. – Bon. Mesdames, répondez. Votre mari, votre père, votre frère souffrait-il ?

ANTONELLA. – Dame, oui, il souffrait !

ERNESTINA. – Assurément !

LUCIA. – Assez pour que nous fissions appel à vous.

LE DOCTEUR. – Bien. Souffre-t-il encore ? Répondez.

ANTONELLA. – Comment ?

ERNESTINA. – S'il souffre encore ?

LUCIA. – C'est trop fort !

LE DOCTEUR. – Répondez ! Souffre-t-il encore ?

ANTONELLA. – Eh bien non !

ERNESTINA. – Évidemment !

LUCIA. – Et pour cause !

LE DOCTEUR. – Enfin, répondez à cela. La médecine n'a-t-elle pas pour objet d'alléger les souffrances ? Répondez. Répondez en votre âme et conscience.

ANTONELLA. – Eh bien, oui !

ERNESTINA. – Mais justement !

LUCIA. – Personne ne dit le contraire !

LE DOCTEUR. – Et voilà.

ANTONELLA. – « Et voilà » ?

ERNESTINA. – Comment ça, « Et voilà » ?

LUCIA. – « Et voilà », quoi ?

LE DOCTEUR. – Il souffrait, je le soigne, il ne souffre plus. Que demandez-vous de plus ?

ANTONELLA. – Que demandons-nous de plus ? Que demandons-nous de plus ? Mais... Mais... Mais... Mais pour commencer si c'est bien ainsi qu'on soigne les otites ?

ERNESTINA. – Avec trois lampées de rhum ?

LUCIA. – Trois lampées de rhum et une chignole ?

LE DOCTEUR. – Parfaitement. C'est le traitement le plus moderne de l'otite.

ANTONELLA. – Et si cette chignole doit faire saigner avec tant d'abondance les tympans...

ERNESTINA. – Et les yeux...

LUCIA. – Et la bouche...

ANTONELLA. – Et le nez d'un malheureux qui ne demandait qu'à voir soulager son oreille ?

ERNESTINA. – Votre traitement moderne des otites, docteur...

LUCIA. – Nous paraît pour le moins... (*En interrogeant du regard sa mère et sa tante.*) Douteux ?

ANTONELLA. – Douteux.

ERNESTINA. – Douteux.

LUCIA, *au docteur.* – Douteux.

LE DOCTEUR. – Ah, voilà bien les femmes, toujours à causer du scandale ! À saper de leurs sottises superstitieuses les lumières de la science ! Sachez, mesdames, que l'université de médecine de Bologne, dont je suis diplômé, recommande ce traitement contre les affections des oreilles. Cessez donc de me poursuivre de vos cris, de me menacer de me jeter à terre. Pendant que vous m'assiégez, la maladie court tout à son aise sans personne pour l'arrêter. Ce

faisant, vous vous en rendez les complices. Au reste, vous avez bien mieux à faire qu'à me quereller de la sorte. À commencer par accompagner jusqu'à sa dernière demeure celui qui a tant souffert et, Dieu merci, ne souffre plus.

EDIPO. – Et que veux-tu savoir, secourable amie de l'orpheline ?

PUREZZA. – C'est pour ma cousine.

EDIPO. – Ta cousine ?

PUREZZA. – Elle est là, juste à côté de moi. Sempliciotta.

EDIPO. – Sempliciotta ? Vraiment ? ⁽²⁾ Bien. Et que désires-tu savoir ?

PUREZZA. – Eh bien, monsieur Edipo, ma cousine aime.

EDIPO. – Elle aime... ?

PUREZZA. – Elle aime un homme. Un tout beau jeune homme. Un tout beau jeune homme de vingt ans tout rond qui s'appelle Ernesto. Ô, si vous saviez comme il est beau ! Et ma cousine voudrait savoir si Ernesto l'aimera lui aussi, n'est-ce pas, cousine ? Et s'il l'épousera, et s'il lui fera deux beaux enfants, d'abord un gros garçon joufflu et tout bouclé comme les anges de San Lorenzo, qui rit quand il mange, qui pleure quand il a faim, et ensuite une fille, une fille blonde et dodue, des fossettes à ses joues, la bouche en bouton, les yeux tout bleus, une fille comme on en voit aux madames qui sortent du Palais Rouge. Et aussi, elle voudrait savoir si Ernesto sera bon travailleur, et bon époux, et s'il sera gentil, s'il

2. – *Sempliciotta* : *Simplette* en italien.

ne la battra pas trop fort ni trop souvent, et s'il n'ira pas coucher avec les putains de la via Maddalena qui sentent le vin et portent la mort entre leurs cuisses. Voilà, c'est tout ça qu'elle veut savoir avant d'aller trouver Ernesto pour lui ouvrir son cœur. (*À Sempliciotta.*) C'est ça, cousine, n'est-ce pas ? (*Sempliciotta acquiesce. À Edipo.*) C'est ça. Alors ? Alors, monsieur Edipo ?

EDIPO. – Je vais sonder les grandes ténèbres et chercher dans leur opacité les fils de la destinée de ta cousine Sempliciotta...

Entrée du cercueil, du croque-mort et de la pleureuse.

ANTONELLA, *s'approchant du cercueil et s'abattant dessus.* – Mon mari.

ERNESTINA, *idem.* – Mon frère.

LUCIA, *idem.* – Mon père.

Le docteur sort.

ANTONELLA. – Mon pauvre mari !

ERNESTINA. – Mon pauvre frère !

LUCIA. – Mon cher petit papa !

LE CROQUE-MORT, *aux trois éplorées.* – Eh bien, où est-ce que vous étiez passées ? Voilà une demi-heure que nous tournons en rond à vous rechercher. Vous vous êtes envolées comme des tourterelles — pfuit ! C'est qu'il y a encore long jusqu'à l'église et qu'il fait une soif à dessécher Satan lui-même.

LA PLEUREUSE. – À tel point que je crains de n'avoir plus à pleurer autre chose que de la poussière et du sable, et, croyez-moi, pleureuses de mère en fille depuis onze générations, on n'a jamais vu ça.

BENEDETTA. – Ah, misère de misère, les pauvres!

IACOMO. – Ah oui, quel malheur tout de même, perdre d'un seul coup un frère, un père et un mari!

GIOCONDA. – Soutenons-les!

SFORANDO. – À commencer par ces infortunés. Rien que de les voir tirer la langue comme deux vieux chiens au soleil, ça me fait mal à la gorge. (*Allant vers le croque-mort et la pleureuse et leur tendant chacun un flacon.*) Tenez, trinquez.

BENEDETTA, *aux trois éplorées*. – Quelle affreuse nouvelle! Que pouvons-nous faire?

LES TROIS ÉPLORÉES, *accablées*. – Ah!

IACOMO. – Je sais. Il n'est de chagrin qui résiste à un bon repas.

LES TROIS ÉPLORÉES, *dubitatives*. – Ah?

GIOCONDA. – C'est bien dit, Iacomo.

SFORANDO. – Un bon repas bien arrosé.

LES TROIS ÉPLORÉES, *convaincues*. – Ah!

LE CROQUE-MORT. – Merci, l'ami, ça va mieux.

LA PLEUREUSE, *à Sforando, lui rendant son flacon vide*. – Merci, l'ami. (*Montrant ses yeux, à propos des larmes qu'elle peut à nouveau*

verser, commençant de pleurnicher.) Ça y est, elles me reviennent, les voilà. *(Aux autres.)* Mangez, mangez donc un morceau, je pleurerai pendant que vous vous restaurez.

La pleureuse geint et pleure continuellement.

ANTONELLA. – Nous ne saurions...

ERNESTINA. – Dans notre état...

LUCIA. – Avaler la moindre bouchée de nourriture.

BENEDETTA. – Tss tss tss tss tss ! Allons, allons ! Iacomo, débitez-nous un peu de coppa. Je vais faire...

IACOMO. – L'arrabiatta ?

BENEDETTA. – Tout juste, mais à ma façon. Gioconda, sors-nous du piment, du piment des Pouilles, un bouquet de persil, du poivre, des câpres, un peu d'huile...

GIOCONDA, *aux trois éplorées.* – L'arrabiatta, vous allez voir, ça va vous remuer les sangs.

BENEDETTA. – Sforando...

SFORANDO. – Du blanc ?

BENEDETTA. – Du blanc, tu y es. Fonce, Iacomo, fonce ! *(Iacomo, qui a débité la coppa entre temps, sort.)* Deux beaux filets d'anchois salés, deux poignées de crevettes...

ANTONELLA. – Des coques peut-être ?

BENEDETTA. – Des coques, bien sûr, vous avez raison !

Benedetta s'agite en tous sens pour préparer le mélange.

ERNESTINA. – Que pouvons-nous faire ?

BENEDETTA. – Vous asseoir. Et boire un coup. Sforando !

SFORANDO. – Tout de suite.

LUCIA. – Nous pourrions dresser la table... ?

BENEDETTA. – Très bien, oui, parfait. Tenez, là.

LUCIA. – Sur papa ?

ANTONELLA. – Sur mon mari ?

ERNESTINA. – Mon frère ?

LE CROQUE-MORT. – Croyez-en mon expérience, cela ne va pas le déranger beaucoup. Allez, je vous aide.

LA PLEUREUSE, *pleurant plus fort et poussant de grandes plaintes*. – Ah, ah, mort cruelle ! Ah, ah, vie tragique ! Mon cœur est déchiré, on l'a jeté aux chiens féroces du chagrins ! Ah... Ah...

Cependant, les trois éplorées et le croque-mort dressent le couvert sur le cercueil.

LE CROQUE-MORT, *aux éplorées, à propos de la pleureuse*. – Elle est bien, hein ? Quel métier !

EDIPO. – Ah, noirceur, ô abîmes, ô plaines languides du grand tout et de l'exsangue, je viens encore fouler vos sentes et quémander vos signes... Ne consommez pas, pas encore, ma chair putrescible, et laissez-moi, laissez-moi voir des mes yeux morts la vie de celle qu'ici l'on nomme Sempliciotta... Ô, spectres, vous voici... (*À Purezza.*) Comment est-elle, votre cousine ?

Cassandrina retire une main des oreilles d'Edipo.

PUREZZA. – Euh, vous voulez-dire... ?

EDIPO. – Sa physiologie, à quoi ressemble-t-elle... Les spectres ténébreux la cherchent mais ne la distinguent point encore dans la vastitude de l'éternité...

PUREZZA. – Ah, oui. Ah, eh bien, c'est ma cousine.

EDIPO. – Mais encore ?

PUREZZA. – Elle est facile à reconnaître, dites-leur, à vos spectres, c'est la grâce incarnée, il n'y a pas plus belle à cent lieues la ronde. La taille est bien prise, la poitrine haute, la main délicate, la peau bien blanche et le pied menu. *Quoi d'autre ?* Ah, tout de même, oui — je peux le dire, cousine ? —, elle boite un peu, les rhumatismes qui se sont mis dans son genou passés ses soixante ans, mais cela ne se voit jamais que quand elle marche et, sans sa canne, juré, on n'y voit que du feu. *Quoi d'autre ?* Elle bigle un peu. Mais c'est un spectacle plaisant, qui réjouit et fait bien rire tout autour d'elle. Elle ne s'en offusque point, d'ailleurs, car elle a le meilleur caractère du monde, et aime répandre la bonne humeur, et elle est plutôt dure d'oreille. (*À Sempliciotta.*) N'est-ce pas, cousine ? Je dis : n'est-ce pas, cousine ? (*À Edipo.*) Et avec ça, pure, comme au jour de sa naissance. Voilà, c'est son portrait, il est tout craché. Les spectres en auront-ils assez ?

EDIPO. – Ah... Oui... (*Cassandrina rebouche son oreille. Il marmonne une incantation.*) Oui, spectres, je vous entends... Elle est... Oui, comment... ? Ils sont... Oui... ? Cœurs enlacés... Félicité... Bonheur... Union... Union ? Oui, union, union...

Comment ? Justes, justes noces ? (*Il achève sa transe par un grand effet de tremblement. Épuisé.*) Ah !

PUREZZA. – Bonheur ? Union ? Noces ? Justes noces ? Alors ? Alors, c'est dans la poche ? Hein ?

EDIPO. – Ah... Oui, oui. Ta cousine peut aller trouver son Ernesto et lui offrir son cœur. L'avenir qui s'ouvre devant eux est...

PUREZZA. – Radieux ! J'en étais sûre ! Ô, merci, monsieur Edipo, merci ! Que dieu vous garde, et longtemps. Viens, cousine, viens ! Je dis : viens, cousine !

Sempliciotta est entraînée à sortir par Purezza.

EDIPO, à *Cassandrina*. – Elles sont parties ? (*Cassandrina acquiesce.*) Bon. J'ai comme l'impression qu'il ne vaut mieux pas traîner trop longtemps par ici.

Iacomo revient avec les pâtes. Marcella fait goûter le coulis à quelques spectateurs, cependant que Benedetta cuit les pâtes et les autres ingrédients. Enfin, elle ajoute un peu de coulis à sa préparation et tout le monde s'attable autour du cercueil et commence à manger de bon appétit.

SFORANDO, levant son verre. – Salute ! À la mémoire d'Augusto !

IACOMO, BENEDETTA ET GIOCONDA. – À Augusto !

LUCIA. – À mon papa !

ERNESTINA. – À mon frère !

ANTONELLA. – À mon mari !

LE CROQUE-MORT. – Saleté d'otite, va. Salute !

Ils boivent.

ANTONELLA. – Ah, comme il était bon !

ERNESTINA. – Et plein d'humour...

LUCIA. – Et si généreux.

SFORANDO. – Salute !

Tous trinquent.

BENEDETTA. – Et bon danseur, avec ça !

IACOMO. – Et drôle ! Qu'est-ce qu'il a pu nous faire rire !

GIOCONDA. – Ah oui, vous vous rappelez ? Vous vous rappelez la chèvre et le moinillon ?

SFORANDO. – Salute !

LE CROQUE-MORT. – Cochonnerie de médecin. Salute !

LA PLEUREUSE. – Ah, ah, lames acérées de la douleur dans mes entrailles ravagées par le désespoir ! Salute !

Tous trinquent. Entrent Covielle et Baratrin, visiblement souffrants, portant la chaise de Côte-Clausse de Marchaumont, Baratrin à l'avant et Covielle à l'arrière.

MARCHAUMONT, passant la tête par la porte de sa chaise. – Eh bien, Baratrin, tes souliers seraient-ils de plomb ? Te feraient-ils souffrir ? La pente est un peu raide peut-être ? Quoi qu'il en soit, il

s'agirait que tu songeasses à mettre un peu d'allant à notre course. L'on m'attend au Palais Rouge et ce serait la dernière grossièreté d'y paraître en retard. Covielle, mon ami, attrape le bâton...

BARATRIN. – Non, monseigneur, non, non, je... Je ne ralentissais que pour éviter d'éclabousser l'équipage... C'est que les rues sont fort crottées.

MARCHAUMONT. – Ah, Baratin, quelle attention ! J'ignorais que tu fusses si délicat. Mais pour l'heure, la délicatesse commande que tu te presses et, je te le dis tout net, je préfère de la merde à tes pieds qu'un retard au palais.

BARATRIN. – Oui, monseigneur.

MARCHAUMONT. – Et toi, Covielle, mon ami, montre à ton compère ce que c'est qu'un bon jarret. Donne du nerf, ne ménage point ton souffle, car ce bâton a tôt fait, ce petit capricieux, de passer de main en main.

COVIELLE. – Oui, monseigneur, bien sûr, monseigneur.

Sortent Covielle, Baratin et Côme-Clausse de Marchaumont. Entrent un amoureux et son amante.

SFORANDO. – Salute !

TOUS. – Salute !

ANTONELLA. – Moi, c'est certain, jamais je ne me remarierai.

ERNESTINA. – Jamais ! Moi, pareil, jamais un autre frère !

LUCIA. – Et puis allez donc retrouver un père comme ça, hein ! Jamais !

SFORANDO. – À Augusto! Salute!

TOUS. – Salute!

LE CROQUE-MORT, *ne sachant plus ce qu'il veut dire.* – Et puis...
Euh... Et puis... Euh... Salute!

LA PLEUREUSE. – Ah, ah, ah, ah, salute!

TOUS. – Salute!

LE CROQUE-MORT. – Par Dieu, quelle ventrée! Me voilà tout
ragaillard. Et si nous allions mettre en terre ce malheureux?

SFORANDO. – Attends, attends, il me reste un petit Barolo...

LE CROQUE-MORT. – Ah, non, mais là, moi, je ne vais plus
pouvoir...

Entre Cherubino.

ANTONELLA. – Ah, c'est Cherubino! (*À Cherubino.*) Cheru-
bino, viens-là, mon lapin, viens. Tiens, voilà, voilà trois sous.
Chante, veux-tu? Chante, chante cette chanson qu'il aimait
tant...

ERNESTINA, *chantonnant.* –

♪ O Gorizia...

LUCIA, *idem.* –

♪ Tu sei maledetta...

*Cherubino chante Gorizia. En cortège, tout le monde sort,
emportant le cercueil encore couvert des reliefs du repas.*

SCÈNE 7
Au Palais Rouge

Dans les appartements de Isabella Doria, en début d'après-midi.

ISABELLA, à Marchaumont. – Du chocolat, monseigneur, reprenez du chocolat. N'est-il pas à votre goût ?

MARCHAUMONT. – Il l'est de trop, madame, et je crains, par ma gourmandise, péché capital, de donner trop de peine à mes porteurs.

ISABELLA. – Vous êtes plein d'esprit et, pour vos gens, plein de douceur.

Isabella fait un signe et le domestique débarrasse les tasses.

MARCHAUMONT. – Eh bien, madame, avons-nous un accord pour cette année ? Nos Nègres de Guinée à moitié de leur prix contre le prêt gracieux de 60 000 ducats ? Votre coton pour tout Paris et pour la cour et, pour votre ville et ses provinces, notre blé et notre vin en quantité ?

ISABELLA. – C'est cela.

MARCHAUMONT. – Puis-je regagner la France et faire part au comte de Rosnay des termes renouvelés de votre belle alliance ?

ISABELLA. – Vous le pouvez, monseigneur, et vous en avez le devoir. J'ai cependant, une année de plus, le regret que le comte ne visite pas lui-même la maison dont il épousa la cadette. J'aimerais

de vive voix lui témoigner toute mon amitié. En outre, ce serait l'occasion de retrouver ma sœur. Gabriella me manque. Nos lettres ne sont que des lettres et les embrassades disent mieux que les mots les élans de notre cœur. Le lui direz-vous ?

MARCHAUMONT. – Au comte, madame ?

ISABELLA. – Au comte.

MARCHAUMONT. – Je le lui dirai tout comme vous me le dites. Et sachez par ailleurs que votre sœur se porte comme un charme.

ISABELLA. – Je suis heureuse de l'entendre.

MARCHAUMONT. – Quant au comte, il est au martyre. Plus que tout, il aspire à vous présenter ses hommages en personne, mais la cité de Gênes, comme vous ne l'ignorez pas, hélas, est celle où sous ses yeux il vit périr son frère. Il redoute, s'il venait céans, de raviver le chagrin qui faillit alors l'emporter à son tour.

ISABELLA. – C'est un drame terrible qui nous a tous bouleversés. Je comprends le comte. Et cela aussi, vous le lui direz.

MARCHAUMONT. – Soyez-en assurée, madame.

ISABELLA. – Ma nièce ne va plus tarder. C'est son mariage sous peu et elle vient aujourd'hui se faire présenter la robe dont elle rêve depuis qu'elle est enfant.

MARCHAUMONT. – Je prends congé de vous, madame. Dieu vous aie en sa bonne garde.

ISABELLA. – Merci, monseigneur. Faites bon voyage et dites à ma sœur tout l'amour que je lui porte.

MARCHAUMONT. – Je n’y manquerai pas. Adieu, madame.

Le domestique va ouvrir les portes à l’évêque. Les ouvrant, il découvre Matteoti et François, presque invisible derrière les boîtes et le mannequin, que le portier de l’autre côté des portes s’apprêtait à annoncer. En sortant, l’évêque peut voir le visage de François, lequel est empêché de voir par les paquets qu’il porte. Troublé par la ressemblance de ce portefaix avec le frère du comte de Rosnay, il hâte sa sortie pour ne pas être dévisagé.

MATTEOTI. – Mes respects, madame la comtesse.

ISABELLA. – Bonjour, M^e Matteoti. C’est le jour que vous faites une heureuse. (*Au domestique.*) Courez prévenir la vicomtesse. (*Le domestique sort. À propos de la robe.*) Qu’avons-nous là ?

MATTEOTI. – Madame la comtesse, me pardonneriez-vous ?

ISABELLA. – Oui ?

MATTEOTI. – J’ai eu toutes les audaces et pris toutes les libertés.

ISABELLA. – Ah ?

MATTEOTI. – « Matteoti », me suis-je dit, « le nom des Doria par sa grandeur illustre assombrit la renommée de tous les autres. »

ISABELLA. – Oh !

MATTEOTI. – « Comment l’humble chiffonnier que tu es pourrait-il exalter de ce nom l’immortelle gloire ? »

ISABELLA. – Non ?

MATTEOTI. – « Et comment dessiner l'écrin qui de Caterina soutînt l'aveuglant éclat ? »

ISABELLA. – Vraiment ? (*Au bruit approchant qu'on entend.*) Ah, voici justement l'aveuglant éclat...

Entrent en trombe Caterina et Agrippa.

CATERINA, *surexcitée*. – Hi ! Hi ! Hi ! Où est-elle ? Où est-elle ? (*Découvrant le mannequin housé.*) Ah ! Ah ! Elle est là ! Elle est là ! (*À M^e Matteoti.*) Montrez-la-moi, M^e Matteoti, montrez-la-moi, je vous en supplie, montrez-la-moi ou je défaille, ah, ah, ah, là, je défaille, ah !

Agrippa soutient Caterina qui est sur le point de s'évanouir. Matteoti interroge du regard Isabella qui lui donne l'autorisation de procéder à la présentation.

MATTEOTI, *ôtant la housse du mannequin et découvrant petit à petit la robe*. – Voilà, mademoiselle, le modeste hommage de votre serviteur à votre splendeur.

CATERINA, *tournant presque de l'œil*. – Ah !

AGRIPPA, *à propos de la robe*. – Vous vous êtes surpassé, M^e Matteoti. Aujourd'hui, le soleil se sera levé deux fois.

CATERINA, *quasi catatonique*. – La veux.

AGRIPPA. – Ces dentelles ?

MATTEOTI. – De Vologda, en Russie. Très rare.

CATERINA. – C'est à moi ça.

AGRIPPA. – Ces broderies ?

MATTEOTI. – Soufflures de perles. Observez, je vous prie, le crème rosé de leur orient.

CATERINA. – La veux.

AGRIPPA, *fermant discrètement les mâchoires de Caterina*. – Le manteau ?

MATTEOTI. – Tissé par mes soins. Or et argent.

CATERINA. – Maintenant, tout de suite, la veux.

AGRIPPA, *à Caterina*. – Mais oui, mais oui.

MATTEOTI. – Pour les motifs, astres et dauphins, fleurs du monde, oiseaux exotiques...

CATERINA. – Tout de suite maintenant.

AGRIPPA. – Et ces perles, mon Dieu, ces perles !

CATERINA. – La veux.

MATTEOTI. – Trois cent quatorze, mesdemoiselles.

AGRIPPA. – Trois cent quatorze ? Elle serait donc... Plus perlée que celle de la Medicis ?

MATTEOTI. – De trois perles.

AGRIPPA. – Oh !

CATERINA, *en transes*. – La veux maintenant, tout de suite, maintenant, la veux !

ISABELLA. – Caterina, vous l'aurez, mais...

CATERINA. – Maintenant.

ISABELLA. – Mon enfant...

MATTEOTI. – Si vous m'autorisiez, madame la comtesse, peut-être, pour satisfaire à l'impatience de mademoiselle votre nièce, pourrais-je procéder sur le champ à quelques retouches ? Piquer le col un peu plus, remonter ici et là, donner de la tournure...

CATERINA. – Maintenant.

MATTEOTI. – Cela lui permettrait de porter sa robe une première fois.

CATERINA. – Oui !

ISABELLA. – Eh bien, soit. Passez au petit salon, vous y serez plus à votre aise.

MATTEOTI. – Merci infiniment. (*Portant lui-même le mannequin, à François.*) Attendez-moi ici, vous, et ne bougez pas d'un cil, c'est compris ?

François consent, tête baissée encore. Sortent Matteoti, Caterina et Agrippa.

ISABELLA, *au domestique.* – Allez me chercher, je vous prie, une infusion de saule. Mon crâne est pris dans un étau.

Le domestique sort et Isabella s'assoit.

FRANÇOIS, *s'empressant aux pieds de Isabella.* – Madame...

ISABELLA. – Ah !

FRANÇOIS. – Non, madame, ne criez pas, ne sonnez pas l'alarme!

ISABELLA. – Ah!

FRANÇOIS. – Par le Christ, madame, regardez mon visage. Regardez mon visage, scrutez-le et dites-moi qui vous voyez.

ISABELLA. – Qui vois-je? Mais un fou! Un insensé!

FRANÇOIS. – Pour l'amour de Dieu, posez sur moi les yeux.

ISABELLA. – Mais monsieur...

FRANÇOIS. – S'il vous plaît, vos yeux.

ISABELLA. – Monsieur...

FRANÇOIS. – Vos yeux. Mon visage.

Isabella surmonte sa terreur et regarde attentivement François.

ISABELLA, reconnaissant François de Rosnay. – Ah!

Isabella s'évanouit.

FRANÇOIS, inquiet, la ramenant à la conscience. – Madame! Madame! Isabella! Oh! Oh! Hé! Ah, la peste de ces corsets! (*François tente de délayer le corset de Isabella.*) Du diable si je parviens jamais à dénouer tous ces lacets! (*Abandonnant le corset, François entreprend de gifler Isabella et de la secouer.*) Oh! Oh! Isabella, Isabella, réveillez-vous, je vous en conjure! Comtesse! (*Cherchant autour de lui.*) Des sels... Une carafe... De l'eau... N'importe quoi... Quelque chose...

ISABELLA, *recouvrant ses esprits*. – Mais... Mais vous êtes mort !

FRANÇOIS. – Oui, madame, c'est vrai, aux yeux du monde, je suis mort, et il n'y a que peu de temps que je le sais, mais madame...

ISABELLA, *à propos du départ de Marchaumont*. – Et dire qu'à l'instant, il passait la porte...

FRANÇOIS. – Madame...

ISABELLA. – Êtes-vous venu avec lui ?

FRANÇOIS, *ne comprenant pas*. – Comment, madame ? Non, madame, je... Écoutez-moi, par pitié, nous n'avons qu'un instant. Je reviens d'entre les morts, il est vrai, mais je suis vivant, vivant comme jamais, et j'ai besoin de vous. Je veux connaître la vérité, quoique j'en soupçonne déjà l'intolérable cruauté. Est-il un lieu, madame, un lieu de votre connaissance où, dans le plus grand secret, nous pouvons nous retrouver ce soir ? Je veux en toute confiance vous révéler ce que je sais et apprendre de votre bouche ce que j'ignore encore.

ISABELLA, *réfléchissant*. – Monsieur... Monsieur... Un tel lieu, je... (*Un temps*.) Retrouvez-moi à la chapelle San Nicola à minuit sonnant. C'est à deux pas de l'Auberge des Pauvres. Le sonneur n'entend plus guère. Nous y serons tranquilles et pourrons deviser sans nous soucier des oreilles indiscretes.

FRANÇOIS. – Je m'y trouverai, madame.

ISABELLA. – Soyez prudent, (*– une pause –*) François...

FRANÇOIS. – Je le serai... Isabella.

La porte s'ouvre sur le domestique qui amène la tisane demandée. Promptement, François retrouve sa place de portefaix et la comtesse sa contenance. Le domestique sert Isabella. Entre Matteoti, le mannequin à la main. Il fait un signe à François et celui-ci accourt le débarrasser du mannequin.

MATTEOTI, à Isabella. – Tout est bien, madame la comtesse, je crois Caterina fort contente de sa robe. Je vais de ce pas rectifier ce qu'il faut et... Mais je vous vois bien pâle. Êtes-vous souffrante ?

ISABELLA. – Non, non, un simple étourdissement. Je devrais aller m'allonger un moment.

MATTEOTI. – Mais certainement, madame, je pars à l'instant. *(Il claque des doigts à l'attention de François.)* Portez-vous bien, madame la comtesse. Mes hommages, madame la comtesse.

Matteoti et François sortent.

ISABELLA. – François... François de Rosnay... Grands dieux !

Isabella sort à son tour, suivie du domestique.

SCÈNE 8

Premier sang

Via dei Pallazi, à la sortie du Palais Rouge. Deux gardes surveillent la porte. Embusqués à différents endroits de la rue, M^{gr} Marchaumont, Djibril et Hassan et enfin les quatre enfants, attendent l'arrivée de François. Adossés de part et d'autre de la chaise à porteurs, Covielle et Baratin

*dorment pendant que l'évêque scrute anxieusement l'entrée
du palais.*

MARCHAUMONT, *pour lui-même.* – Seigneur, pour l'amour de vous, je vous en conjure, n'accomplissez pas ce miracle, n'accomplissez pas ce miracle !

HASSAN, *à Djibril.* – Tu es bien sûr que c'est lui ? Tu l'as reconnu ?

DJIBRIL. – J'ai vu son visage par la fenêtre. Aucun doute, c'est ce diable d'évadé. Quel miracle de l'avoir débusqué si vite !

HASSAN. – Qu'Allah soit loué par des chants enjoués et des dévotions infinies.

GIACOMMO, *à Estrella.* – Estrella, qu'est-ce que tu crois qu'il fait là-dedans ?

ESTRELLA. – Il voulait voir la C^{tesse} Doria.

GIACOMMO. – Et tu crois qu'il l'a vue ? Estrella ?

ANDRE, *à Giacomo.* – Mais comment veux-tu qu'elle le sache ?

BASILIO. – Elle est ici avec nous. Créatin.

ANTONIO. – « Estrella, Estrella, que fait-il ? Que fait-il ? Estrella ? Estrella ? » Créatin.

MARCHAUMONT. – Cela ne se peut pas, c'est impossible, on ne s'échappe pas d'El Mahrussa la bien gardée, on ne sort pas des griffes de Mourad Raïs, le pirate sans cœur et sans pitié !

HASSAN. – Qu'Allah le dispense à jamais de tout chagrin...

DJIBRIL. – Pourquoi dis-tu cela ?

HASSAN. – Je ne sais pas, je... Il m'a semblé que...

DJIBRIL, *avisant Matteoti et François qui sortent du Palais Rouge.* – Regarde, le voilà !

Matteoti précède François qui suit tant bien que mal en portant le mannequin.

MARCHAUMONT. – Par tous les diables de l'enfer, c'est lui, c'est bien lui ! Malédiction ! Ah ! (*À Covielle et Baratin, les bastonnant.*) Vous deux, là, en France, vite, vite, plus vite !

Covielle et Baratin se réveillent et la chaise à porteurs quitte la scène rapidement, emportant Marchaumont. Matteoti fait un signe à François lui intimant de faire halte au milieu de la rue et en fait un autre à Hassan et Djibril pour leur désigner leur proie. Promptement, il se met à l'écart.

GIACOMMO, *à Estrella.* – Mais que fait M^e Matteoti ?

ANDRE, *imitant Giacomo.* – « Estrella, Estrella, que fait M^e Matteoti ? »

ANTONIO & BASILIO, *idem.* – « Gnagnagna, gnagnagna... »

ESTRELLA. – Oh, regardez !

Hassan et Djibril fondent sur François.

FRANÇOIS. – Que... ?

HASSAN. – Te voilà, chien maudit ! L'heure est venue pour toi de passer à trépas.

DJIBRIL. – Ainsi le veut Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah fasse pleuvoir sur lui l'ondée de ses largesses.

DJIBRIL. – Que ton évasion a gravement offensé. Prépare-toi à mourir.

HASSAN. – Ou ne t'y prépare pas !

FRANÇOIS. – Je suis prêt depuis longtemps, Djibril Khayr ad-Dîn. Je suis mort tant de fois sous le fouet de vos cruels geôliers que je n'ai rien à redouter ni de vos poignards ni de vos flissahs. *(François jette le mannequin sur Hassan et se précipite sur l'un des deux gardes à qui il emprunte son épée. Hassan envoie le mannequin rouler dans la fange de la rue. Au garde, à propos de l'épée.)* Merci, mon brave, je vous la rends dans un instant.

LE GARDE. – Ah, mais c'est que je crois que ce n'est pas réglementaire...

FRANÇOIS, *aux frères Khayr ad-Dîn.* – Ha ha ! En garde, messieurs !

HASSAN. – Je puis déjà sentir tes chairs s'offrir au baiser de ma lame ! *(Hassan se jette sur François, son épée en avant.)* Ah !

FRANÇOIS. – Trop vite, monsieur le sicaire ! *(À Djibril qui l'attaque sur le flanc.)* Trop court, monsieur son frère ! Que dites-vous de cela ? Fente, feinte et tourniquet ! *(François virevolte et fait reculer en une seule passe ses deux adversaires.)* Ha ha ha !

LE GARDE. – Non, je ne crois pas que cela soit bien réglementaire, non. Je vais aller demander au chef. (*À François.*) Je reviens. Attention à mon épée, elle est toute neuve.

Le garde sort.

DJIBRIL. – Tu es habile et décidé, François, mais contre nos bras, infatigables serviteurs de la mort, tu ne peux rien !

Djibril s'élance; François pare; Hassan s'élance; François pare.

FRANÇOIS. – Vous allâtes à bonne école, messieurs, je vous le concède, mais jamais, je crois, vous n'apprîtes cette botte-là ! (*François accomplit une prouesse d'escrime qui déstabilise les deux frères.*) Ha ha !

HASSAN. – Les chiens savent mordre et aboyer, mais sais-tu danser ?

Hassan fait virevolter son arme et touche superficiellement François à l'épaule.

FRANÇOIS. – Premier sang. (*Il goûte son sang.*) Il a le goût de la victoire, messieurs. Voyez !

Nouvelle passe de François; répliques de Hassan et Djibril; etc. Le combat devient féroce, égal et se passe de mots. Entrent le garde, son chef et deux autres gardes.

LE GARDE. – Voyez, chef, comme je vous le disais, il m'a pris mon épée.

LE CHEF. – Ah, mais vous avez raison, ce n'est pas du tout réglementaire. Et de toute façon, il est interdit de se battre sous

les fenêtres du palais. (*Aux gardes.*) Allez mettre un terme à ce combat et m'arrêter ces fauteurs de trouble.

Les deux gardes se précipitent sur les combattants.

LE GARDE. – Moi, chef, je n'ai pas mon épée.

LE CHEF. – Tiens, voici la mienne. Prends-en soin, elle est toute neuve.

Le garde prend l'épée et se précipite sur les combattants. Le chef, satisfait, rentre dans le palais.

DJIBRIL, à Hassan. – Nous devons battre en retraite, Hassan, mon frère. Viens!

HASSAN, à François. – Tu as de la chance, esclave! Mais tu ne paies rien pour attendre! J'arracherai de ta poitrine ce qui te reste de vie!

DJIBRIL, à Hassan. – Viens!

Hassan et Djibril sortent, poursuivis par deux gardes.

LE GARDE, à François. – Ah, eh bien voilà, vous avez fini, vous pouvez me la rendre maintenant.

FRANÇOIS. – Non, je n'en ai pas fini, je le crains fort, mais je vous rends votre épée. Je vous rassure, elle n'a que peu servi. Hélas.

LE GARDE, récupérant son épée. – Bon, je n'ai plus qu'à rendre la sienne à mon chef et tout sera dans l'ordre.

Le garde entre dans le palais.

ESTRELLA. – François! François! Par ici! Par ici!

François rejoint les enfants et ils sortent ensemble. Entre le garde.

LE GARDE. – Ah oui, à propos, il faut que je vous arrête pour trouble à l'ordre... Ah, mais il est parti. (*Un temps.*) Bon, eh bien, je vais aller demander au chef.

SCÈNE 9

Enlèvement

ANTONIO, *imitant François goûtant son propre sang.* – « Ha ha, messieurs, il a le goût de la victoire ! »

FAUSTINA, *imitant Hassan.* – « Je te ferai crever, vil chien, je te trouverai comme une passoire ! »

ESTRELLA, *imitant Djibril.* – « Je te passerai à l'écorçoir ! »

ANTONIO, *imitant François.* – « Ha ha ! Je me ris de vos fanfaronnades ! Prenez cette botte secrète en pleine poire ! »

FAUSTINA, *imitant Hassan.* – « Ah ! Je dois fuir, j'ai trop peur ! Je me carapate comme un couard ! »

ESTRELLA, *imitant Djibril.* – « Ah, le fourbe, le traître, d'où a-t-il appris cette botte secrète ? Je me crois pris dans un hachoir ! »

GOLIARDA. – Chut, les enfants, calmez-vous, un peu de silence.

SAPIENZA, *suturant les lèvres de la plaie de François, aux enfants.* – Oui, la ferme, les mômes. (*À François.*) J'ai presque fini, ne bouge

pas, encore un point... Voilà, c'est fait. (*À Goliarda.*) Mets-lui l'emplâtre.

GOLIARDA. – De l'argile verte, rien de tel pour guérir les blessures. Et pour la tenir, ces feuilles d'oseille. Tu es comme neuf.

Entrent en trombe Marta et Maria.

MARIA. – Mamma Rossa ! Mamma Rossa !

ZELMIRA. – C'est affreux ! C'est affreux !

ESTRELLA. – Quoi ? Que se passe-t-il ?

FAUSTINA. – Du calme, du calme !

MARIA. – C'est Matteoti !

ZELMIRA. – C'est Matteoti !

ANTONIO. – Il a quoi, Matteoti ?

MARIA. – Il est revenu du palais dans un état de rage abominable...

ZELMIRA. – Il criait !

MARIA, *imitant Matteoti*. – « Où sont ces filles de catin, où sont-elles, où sont-elles ? »

ANTONIO. – Ils sont d'Alger, ce sont les sbires de Mourad Raïs, le pirate sanguinaire !

MARIA. – C'est François qui nous l'a dit.

ESTRELLA, *à Maria et Marta*. – Et qu'ont-ils fait ?

FAUSTINA. – Oui, qu'ont-ils fait ?

ESTRELLA. – Ils ont essayé de nous attraper, ils nous couraient partout après dans l'atelier.

ANTONIO. – « Venez ici, créatures du démon ! Vous nous direz où se cache le Français ! »

MARIA. – Nous sommes parvenues à nous échapper...

FAUSTINA. – Mais Luna, ils l'ont prise !

ESTRELLA. – Par la Madone, il faut aller la délivrer ! Dieu sait de quoi ils sont capables !

FAUSTINA. – Du pire, c'est sûr qu'ils sont capables du pire !

ANTONIO. – François, est-ce que vous pouvez... ?

Mais François est déjà sorti, armé jusqu'aux dents.

SCÈNE 10

Second sang

Dans l'atelier de M^e Matteoti, Luna garde un silence obstiné.

HASSAN, à Djibril. – Cette petite est plus entêtée qu'un crabe des rochers ! Elle a scellé ses lèvres et nous n'en tirerons rien.

MATTEOTI. – Laissez-moi faire, vous dis-je, en un instant je lui aurai délié la langue et croyez-moi, elle parlera sans vouloir s'arrêter.

DJIBRIL, à *Matteoti*. – Non, Matteoti, tu ne la toucheras pas, ne t'approche pas d'elle.

HASSAN, à *Matteoti*. – Nous ne sommes pas semblables à vous autres qui jetez des femmes au feu, et leurs enfants avec, pour conjurer le diable et honorer votre dieu. Pouah !

MATTEOTI. – Mais puisque je vous dis que cela donne d'excellents résultats !

DJIBRIL. – N'y songe même pas. Écarte-toi.

HASSAN, à *Matteoti*. – Barbare.

DJIBRIL, à *Luna*. – Écoute-moi bien, Luna. Celui que nous cherchons, mon frère et moi, et que tu protèges, cet homme est un homme de grande valeur et de grand courage, mais il ne s'appartient pas à lui-même. C'est un esclave, il est la propriété de Mourad Raïs.

HASSAN. – Qu'Allah fasse croître sa substance et perdurer ses traces.

DJIBRIL, *idem*. – Tu ne voudrais pas, n'est-ce pas, être privée de ton bien ? Tu ne voudrais pas qu'une chose que tu possèdes et qui t'est chère te soit arrachée. Si l'on te volait, tu voudrais que le voleur soit puni, n'est-ce pas ? Eh bien, en s'évadant, cet homme de grande valeur a lésé notre maître exactement comme s'il lui avait volé sa nourriture ou son cheval ou son argent. Tu comprends cela, Luna, je le sais, car je vois que tu es intelligente et que ton cœur est pur. Nous dire où se cache cet homme pour que nous le punissions, c'est œuvrer pour la justice. À présent, dis-nous où il est.

Un temps.

MATTEOTI, à Hassan, à propos du discours de Djibril. – N'est-ce pas un peu trop subtil pour une enfant ?

HASSAN. – Un peu trop, oui, peut-être.

MATTEOTI. – Allons, soyez raisonnables. Les méthodes de notre sainte inquisition ont fait leurs preuves. Je ne vois aucune raison de ne...

HASSAN. – Tais-toi. (*À Djibril.*) Laisse-moi essayer à nouveau, Djibril, mon frère. (*À Luna.*) Mon maître, Mourad Raïs, qu'Allah ferme la bouche des médisants à son approche, n'a pas d'égal pour récompenser les justes. Dis-nous où se cache le Français et c'est une pluie d'or et de perles qui tombera sur toi. Tu pourras vivre dans un palais, entourée de nombreux serviteurs, tes pieds seront chaussés de jolis petits souliers et tu ne connaîtras pas assez de jours pour porter toutes tes robes. (*Luna commence à se montrer intéressée.*) La table de ta maison sera couverte de gâteaux. Jamais plus tu ne manqueras de rien. Et si tu as des frères et des sœurs, eux aussi, Mourad les récompensera pour la bonne action que tu auras faite, eux non plus, jamais, ils ne manqueront de rien.

Luna réfléchit sérieusement à la proposition, alléchée.

MATTEOTI, moitié pour lui-même. – Quand je pense qu'avec une bonne paire de tenailles...

DJIBRIL. – Tais-toi à présent ou je te les fais goûter, moi, les plaisirs de ton inquisition.

HASSAN, à Luna. – Réfléchis. Des tartes à l'orange et des gâteaux au miel... Des cornes de gazelle et des dattes aux amandes... Et

puis, imagine, tu auras un beau petit cheval qui t'emmènera où tu voudras... Un beau petit cheval dodu qui trottera rien que pour toi au pied des arcs-en-ciel... Avec des nœuds dans sa crinière...

MATTEOTI, *pour lui-même*. – Des nœuds dans la crinière ?

HASSAN, *imitant un poney*. – « Tagada, tagada » ?

LUNA, *sur le point de craquer, à Hassan*. – J'aurais le droit de l'appeler Pompon ?

MATTEOTI, *pour lui-même*. – Pompon ?

La porte s'ouvre à la volée. François paraît, armes brandies, suivis de Giacomo, Andre, Antonio, Estrella, Elena, Marta et Maria.

FRANÇOIS. – Vous me cherchiez, messieurs ? Me voilà ! Ha ha ha ! Relâchez cette fillette sur le champ, répugnants bourreaux !

Hassan et Djibril ont dégainé leurs armes et s'appêtent à ferrailer. Matteoti se précipite sur Luna et pose sur la gorge de celle-ci sa paire de ciseaux.

MATTEOTI. – Recule, Français de malheur, ou je la tue !

HASSAN & DJIBRIL, *se tournant vers Matteoti*. – Non !

MATTEOTI. – Mais enfin, soyez raisonnables, c'est une solution comme une autre.

François tue Matteoti d'un coup de pistolet. Luna se libère et rejoint les autres enfant qui, tous, sortent.

FRANÇOIS, *aux deux frères.* – À nous, pirates! Je m'en vais vous expédier si loin dans les enfers que le goût vous passera de me suivre! Ha ha ha!

HASSAN. – Les habits de feu et la pluie bouillante t'attendent dans l'au-delà, immonde cafard!

Les trois hommes se battent. Pendant le combat, entrent le garde du Palais Rouge et ses subalternes.

LE CHEF, *aux gardes.* – Attrapez-moi ces deux individus! (*Les deux gardes se précipitent sur Hassan et Djibril avec lesquels ils échangent quelques coups d'épée. François s'esbigne par la porte. Hassan et Djibril sautent par la fenêtre.*) Eh bien? Suivez-les! Eh bien, qu'attendez-vous?

SCÈNE 11

Rendez-vous nocturne

Devant la chapelle San Nicola, à minuit sonnante. Paraît le sonneur, suivi d'Isabella, encapuchonnée. Le sonneur, qui est sourd, parle très fort et ignore les signes d'Isabella qui voudrait qu'il se montrât plus discret.

LE SONNEUR, *très fort.* – C'est belle et bonne chose d'avoir le sang si vif à votre âge, madame la comtesse. Vous vivrez jusqu'à cent ans. Moi, je n'ai plus que mes yeux pour regarder et c'est un supplice, celui de Tantale, car je les vois les rondeurs, je les vois les joues colorées, les lèvres roses, les petits bouts du nez... Ah, les petits bouts du nez! Je les vois, je ne fais que les voir...

Attention à la marche, elle grince horriblement, on pourrait nous entendre. (*Il ouvre la porte.*) Entrez. Attendez là. Je vais sonner minuit. Votre galant ne devrait plus tarder. (*Il fait sonner la cloche douze fois. Paraissent Giacomo, Andre et Antonio, suivis de François. Giacomo désigne la porte de la chapelle à François qui s'y rend. Très fort, à Isabella.*) Je le fais entrer. (*À François.*) Entrez, monsieur, la comtesse Isabella Doria vous attend dans la chapelle derrière le grand pilier et sous la descente de croix, une pièce remarquable, si vous avez un moment. Attention à la marche, elle grince horriblement, on pourrait nous entendre. Entrez, entrez. Je serai dans mon petit coin. Dites-moi quand vous partirez.

François entre et le sonneur, avec un grand luxe de précautions, referme délicatement la porte derrière lui. Giacomo, Andre et Antonio s'adossent au mur d'enceinte de l'Auberge des Pauvres.

GIACOMMO, *perdu dans ses pensées d'amour.* – Parce que, quand je suis près d'elle...

ANDRE. – Oh non !

BASILIO. – Encore !

ANTONIO. – Il recommence !

GIACOMMO. – Je me sens tout drôle.

ANDRE. – Pff !

BASILIO. – Rrrr !

ANTONIO. – Ah...

GIACOMMO, *montrant sa poitrine*. – Cela me fait tout chaud, là, cela me fait... Cela me fait... Ah, je ne sais pas, c'est... C'est... Ah!

ANDRE. – Mais tais-toi donc!

BASILIO. – Ce n'est pas vrai!

ANTONIO. – Il n'arrêtera jamais.

GIACOMMO. – Et puis elle est tellement gracieuse. C'est incroyable comme elle est gracieuse. Rien que quand elle marche, on dirait qu'elle touche à peine le sol, c'est... C'est comme si elle était soulevée... (*Marchant comme Estrella.*) Quand elle marche là, comme ça, là... Ah la la...

ANDRE, *à Andre*. – Un seau d'eau?

BASILIO. – Bonne idée!

ANTONIO. – Oui. De l'eau bien froide.

GIACOMMO. – Et puis, parfois, elle fait comme ça avec ses yeux, comme ça... Ah, mais là, je ne sais plus qui je suis, je suis transporté...

ANDRE, *s'éloignant*. – Je vais tâcher de trouver un seau.

BASILIO. – Je vais tâcher de trouver de l'eau.

ANTONIO, *idem*. – Je vais voir s'il y en a dans le bénitier.

GIACOMMO. – Oui, voilà, c'est ça, je suis transporté, je suis enlevé, je n'existe presque plus, je suis tout elle, et dieu ce qu'elle est belle! Belle mille fois quand elle entrouvre les lèvres, infiniment quand elle sourit et quand elle rit, belle quand ses yeux brillent,

quand elle soupire, quand elle parle et qu'elle écoute ! Et quand elle mord, quand de toutes ses dents elle mord dans une orange, elle est plus belle que tous les navires du monde, plus belle, plus heureuse, plus vive que toutes les chansons. Elle est plus radieuse que les anges des églises, plus brillante que les lustres des palais. Elle est aimable comme le pain... Et douce, et tendre, et forte... Estrella... Ah, je crois... Les larmes me montent aux yeux... Ah, mes amis, ne voyez-vous pas comme je suis heureux et comme ma joie me déchire ?

Entretemps, Antonio, Basilio et Andre ont rempli un seau d'eau.

ANDRE. – Elle est assez froide ?

BASILIO. – Ce n'est pas mal.

ANTONIO. – Je crois.

GIACOMMO. – Mais... Mais qu'est-ce que vous... ?

Antonio jette l'eau à la figure de Giacomo. Un temps.

ANDRE. – Sinon, oui, c'est vrai, elle n'est pas vilaine.

BASILIO. – Elle est même jolie.

ANTONIO. – C'est vrai, mais de là à en faire un tel fromage !

La porte de la chapelle s'ouvre et paraissent Isabella et François.

ISABELLA. – Nous rétablirons la vérité, François, et tous vos droits vous seront rendus.

FRANÇOIS. – Vous m'êtes d'un secours inestimable, Isabella. C'est bien le digne sang des Doria qui coule dans vos veines.

ISABELLA. – Et vous verrez, je ne m'arrêterai pas là. Ce nom qui est le mien et que je porte fièrement a été ignominieusement offensé. Je le laverai au grand jour de cette souillure d'autant plus abjecte qu'elle fut longtemps tenue secrète.

FRANÇOIS. – Non, Isabella, vous avez déjà pris trop de risques!

ISABELLA. – Les Doria ne connaissent pas la peur quand il faut défendre leur honneur. Demain, à la première heure, tenez-vous prêt. Maintenant, partez. Nous ne nous sommes que déjà trop attardés.

François part, accompagné des trois enfants. Isabella part de son côté. Paraît le sonneur.

LE SONNEUR. – Ah, bouillante comtesse, si verte pour son âge... Et moi, pauvre de moi, vieux sonneur de cloches à qui ne restent que les songes et les yeux... Ah, pauvre de moi... *(Il regarde le ciel.)* Déjà une heure... Allons rêver un peu... Les petits bouts du nez... Ah...

Il entre dans la chapelle et sonne une heure.

SCÈNE 12

La perle d'Orient

Chez Mamma Rossa, dans l'obscurité d'une chambre, Luna achève de faire le récit de son enlèvement et de son

« interrogatoire » puis les enfants s'endorment. François, quant à lui, peine à trouver le sommeil, se tourne et se retourne sur sa couche.

FRANÇOIS, *alerté, brandissant une dague.* – Halte ! Qui va là ?
Qui que vous soyez, reculez !

ZENZERAZZA. – Tout doux, François, tout doux.

FRANÇOIS. – Qui êtes-vous ?

ZENZERAZZA. – Je suis Zenzerazza.

FRANÇOIS. – Zenzezaza... ?

ZENZERAZZA. – Zenzerazza, la perle orientale de ces lieux de plaisir...

FRANÇOIS. – La perle... ? De ces... ?

ZENZERAZZA. – Son délice pourpre et safrané...

FRANÇOIS. – Son délice pourpre et... ?

ZENZERAZZA. – Son coquillage au goût de miel.

FRANÇOIS. – Son coquillage au goût de... ?

ZENZERAZZA. – Chut, mon mignon, tout beau, tout doux.
Abaisse ta dague, laisse-moi faire, Mamma Rossa m'envoie.

FRANÇOIS. – Mamma Rossa ? Mais...

ZENZERAZZA. – Mamma m'envoie parfaire ta guérison. Ne fais plus un mouvement. Pour le moment.

Zenzerazza commence à se dévêtir.

FRANÇOIS. – Mais, mais, je vais très bien. Mais, madame, mais que... ?

ZENZERAZZA. – Chut, mon tout beau, apaise-toi. Voilà, voilà. Chut.

FRANÇOIS. – Mais enfin, que faites-vous ?

ZENZERAZZA. – Ton corps est sain, il est remis de ses épreuves. Ton âme, je le sens, est gonflée de passion. Mais...

FRANÇOIS. – Madame, je...

ZENZERAZZA. – Mais de longtemps, je le sens, je le sens, de longtemps, tu n'as pas connu la femme.

FRANÇOIS. – Euh, oui, eh bien, c'est-à-dire que j'étais...

ZENZERAZZA, *reniflant franchement le corps de François*. – Oui, oui, il y a trop longtemps, trop longtemps que tu n'as pas connu la femme. Toute cette humeur emprisonnée dedans tes chairs, cette liqueur captive, cette laitance tourmentée, pourraient t'être fatales !

FRANÇOIS. – Vous croyez ?

ZENZERAZZA. – Souvent il faut purger l'homme.

FRANÇOIS. – Oui ?

ZENZERAZZA. – Ou bien alors il s'engorge et s'étouffe lui-même.

FRANÇOIS. – Ah ?

ZENZERAZZA. – Ses organes se corrompent, ses membres se corrodent.

FRANÇOIS. – Non ?

ZENZERAZZA. – Son sang se gâte et sa cervelle poudroie...

FRANÇOIS. – Elle poudroie ?

ZENZERAZZA. – Aussi souvent que possible il faut purger l'homme.

FRANÇOIS. – C'est sûr que dit de la sorte...

ZENZERAZZA, *idem*. – Et je suis là pour ça. Redresse-toi, François! (*François se redresse.*) Non, pas comme ça. Dresse ton poignard. (*François lève sa dague.*) Non, pas celui-ci, l'autre.

FRANÇOIS. – L'autre ? Mais...

Zenzerazza tire un rideau pour abriter les ébats.

ZENZERAZZA. – Connais-tu « Le phœnix dans la joie » ?

FRANÇOIS. – Ma foi, non, je n'ai pas cet honneur...

ZENZERAZZA. – « La perle de rosée à la pointe du bambou » ?

FRANÇOIS, *commençant de trouver le jeu des devinettes agréable*. – Euh... Pas davantage, je...

ZENZERAZZA. – « La banane et les groseilles dans le grand tiroir à roulettes » ?

FRANÇOIS, *poussant déjà des soupirs*. – Euh... Ah... Non, mais...

ZENZERAZZA. – « L'escargot craintif et la coquille pluvieuse » ?

FRANÇOIS. – Mais non, mais, ah... Ah...

ZENZERAZZA. – « La nonne et les quarante chandelles » ?

FRANÇOIS. – Ah... Ah!

ZENZERAZZA, *se mettant à respirer un peu plus fort*. – « L'écureuil, le tronc, la mousse et les noisettes » ?

FRANÇOIS. – Oh... Oh!

Les jambes et les pieds de François battent la gigue derrière le paravent.

ZENZERAZZA. – « La chat tout noir dans la marmite de lait » ? (*D'une voix qui s'éraille.*) Ah, mais par le grand Bouddha, c'est donc vrai, c'est donc vrai que les Français, que les Français en ont une, ah, une, oh, une si, si gr... – ah!

ZENZERAZZA. – « Le tourniquet des doux supplices »...

FRANÇOIS. – Raah! Raouh! Grr!

ZENZERAZZA. – « Le ver agile dans la mangue docile »...

FRANÇOIS. – Hon! Hon! Hon!

ZENZERAZZA. – « Le borgne nyctalope dans la grotte parfumée »...

FRANÇOIS. – Grrah! Grrah!

ZENZERAZZA. – « L'asperge endimanchée et la soupière aux abricots »...

FRANÇOIS. – Arglou! Arglou!

ZENZERAZZA. – Par le grand... Par le grand Bou... Le grand Bou... Le grand Bouddaaaaah!

SCÈNE 13

La roulotte

À l'aube naissante, dans la rue sous les fenêtres de Mamma Rossa, paraît une roulotte peinte à l'enseigne de la troupe des Enfants Sans Souci. Isabella, grimée en comédienne de Bohème, la conduit et appelle François.

ISABELLA. – Ohé! Ohé!

FRANÇOIS, *soudain réveillé*. – Hein? Qui va là? Qui appelle?

ISABELLA. – Venez, venez, descendez!

FRANÇOIS, *passant la tête par la fenêtre et découvrant la roulotte*. – Isabella, c'est vous?

ISABELLA. – Je vous présente Esperanza et Symphorien, les directeurs de la troupe des Enfants Sans Souci.

FRANÇOIS. – Les Enfants Sans Souci? Symphorien? Mais que...

ISABELLA. – Descendez, venez, nous n'avons pas un instant à perdre.

François se prépare en toute hâte et descend dans la rue, où les enfants, réveillés eux aussi, le rejoignent bientôt.

FRANÇOIS. – Que signifie tout cela, Isabella ?

ISABELLA. – Esperanza. Et vous êtes Symphorien. Vous imaginez-vous gagner la France sous nos vrais noms ? Nos ennemis sont puissants, ils vous savent en vie et sont acharnés à votre perte, comme ils le sont désormais à la mienne. Ne leur simplifions pas la tâche. Qui aurait l'idée de vous chercher sous les habits de comédiens sillonnant les campagnes à bord d'une roulotte charmante et pittoresque pleine d'enfants joyeux ?

FRANÇOIS. – Les enfants ? Parce que les enfants aussi ?

ISABELLA. – Hé ! Ils vous ont sauvé la vie, ils vous ont guidé jusqu'à moi. Ne leur ferez-vous pas vivre la suite de vos aventures ?

LES ENFANTS. – Hourra ! Hourra !

ISABELLA. – Vous voyez ?

FRANÇOIS, à *Estrella plus particulièrement*. – Mais, et Mamma Rossa ?

Paraissent Mamma Rossa, Goliarda, Sapienza et Zenzerazza.

MAMMA ROSSA, à *François*. – Ce n'est pas moi qu'ils quittent, c'est le monde qu'ils courent. Où qu'ils soient sur la terre, quel que soit le ciel, ils sauront me trouver, j'ai le cœur partout. (*Aux enfants.*) Partez, mes enfants, partez, éparpillez-vous, volez aussi bien, aussi loin que vous pourrez, étonnez-vous sans relâche, toujours soyez insatiables, et jamais ne revenez, jamais que pour nous dire combien vous êtes heureux de vous en être allés. (*À François.*) Et toi, toi, brigand sans crime, mort qui marche, prends

soin d'eux ou je t'arracherai les yeux et les jetterai aux vipères. (*Elle serre François tout contre elle.*) Va.

ZENZERAZZA , à François, lui donnant une fiole. – Tiens, prends cet onguent. Je l'ai fait moi-même.

FRANÇOIS. – Un onguent ?

ZENZERAZZA . – Pour graisser ton poignard. Et pour que tu penses à moi, parfois...

FRANÇOIS. – Mes amies, mes amies, c'est... Ah, je ne sais quoi dire, c'est...

MAMMA ROSSA. – Tais-toi. Partez. Partez !

ISABELLA. – Allez, les enfants, montez dans la roulotte, vous partez pour la France !

Après des embrassades, les enfants et François montent dans la roulotte. La roulotte s'ébranle.

FRANÇOIS. – Adieu ! Adieu, mes amies ! Je reviendrai, je reviendrai souvent ! Adieu ! Adieu !

ACTE II

Le triomphe de l'amour

SCÈNE 1

En avant !

Aux abords du château. François et Isabella sont au « maquillage ». Estrella et Giacomo scrutent l'horizon.

NINA, à François en train de le grimer en Symphorien. – Ah, mais cessez de gigoter, François, vous allez vous décrocher le nez !

MAURA, *idem*. – Et faire tomber vos dents.

LUCA. – Et vous, comtesse, si vous tournez la tête encore une fois, je ne réponds plus de votre allure.

FRANÇOIS. – Dites, mes petites, mes narines ne seraient-elles pas un peu bouchées ? J'ai le plus grand mal à respirer.

ISACCO. – Comment ? Quoi ? Vos narines ?

NINA. – Ah oui, ce n'est rien, un peu trop de colle. Voilà, voilà. C'est mieux ?

ISACCO. – Quel douillet !

ISABELLA, à Marta. – Hé là, jeune fille, qu'est-ce cela ?

LUCA. – Du brou de noix.

ISABELLA. – Du brou de noix ?

ANNABELLE. – Du brou de noix. A-t-on jamais vu de bohémienne avec votre teint de porcelaine ?

LUCA. – Il faut vous donner le bon teint du grand air.

ISABELLA. – Oui, mais...

ANNABELLE. – Fermez la bouche, je l'étale.

FRANÇOIS, à *Luna et Maria*. – Aïe ! Aïe ! Mais ! Mais ! Qu'est-ce que vous me faites encore ?

MAURA. – La bosse, monseigneur, la bosse !

NINA. – Ho hisse ! Ho hisse !

ISACCO. – Serre plus fort, elle glisse !

FRANÇOIS. – Aïe ! Aïe !

ISABELLA, à *Marta*. – Et qu'est-ce encore ?

THOMAS. – La touche finale.

ISABELLA. – La touche finale de quoi ?

ADA. – Eh bien, du fard pour vos paupières.

ISABELLA. – Pour mes paupières, cette couleur ?

THOMAS. – Bleu comme la mer et un soupçon de rose pour rehausser le tout.

FRANÇOIS. – Pitié ! Pitié ! Vous m'arrachez le crâne ! Aïe !

VALERIANA, *ajustant une perruque de chauve sur le crâne de François.* – Du tout, monsieur, c'est tout le contraire, nous vous le couvrons!

MAURA, *idem.* – D'un chef tout neuf luisant comme un œuf!

NINA. – Et voilà.

ISACCO. – Et voilà.

VALERIANA, *mirant François.* – Sans mentir, vous êtes parfait.

NINA, *idem.* – Et parfaitement méconnaissable.

LUCA. – Splendide!

ANNABELLE. – Une déesse sortie des ondes!

ADA. – Tu n'as pas forcé un petit peu sur le rose?

THOMAS. – Tu crois?

ADA. – Ou sur le bleu?

THOMAS. – Ah?

SCÈNE 2

La lettre

Au château de Rosnay. Balbina, seule, lit et commente la lettre qu'elle a secrètement reçue d'Isabella.

BALBINA, *à Andre qui repart au galop.* – Attends, mon enfant! Reviens! Mais qui es-tu? Reviens! (*Pour elle-même.*) Cette lettre,

quelle surprise, quelle alarme ! C'est bien son cachet, oui, c'est bien elle, c'est la comtesse Doria, c'est Isabella. Mais comment... ? Et ce jeune coursier qui n'a rien voulu dire et qui déjà galope à l'horizon... N'était ce cachet inimitable, je croirais à quelque farce. (*Relisant quelques mots.*) Dix ans, oui, dix ans déjà, dix ans, mon dieu ! Dix longues années toutes semblables en tristesse. Ma pauvre Gabriella, des deux sœurs la plus câline et la plus douce, ma favorite... Pourquoi faut-il que le malheur l'ait frappée si fort, si cruellement ? Elle l'aimait ; la mort le lui ravit ; elle n'épouse le frère que pour satisfaire aux intérêts des deux familles ; son sort est terrible, affreuse sa destinée ! Et moi de la suivre, attachée à la femme comme je l'étais à l'enfant. Nous avons tout laissé, les jardins du palais et le chant des cigales, pour ce sombre château que n'égaie jamais le plus petit bal. Le maître de ces lieux n'en a que pour la chasse et les affaires. L'or et la mort sont ses seules passions et sa maison ne s'anime jamais d'autre chose que de ses cris de liesse quand il égorge un cerf ou de ceux de sa rage quand il perd un louis. Et son ami, l'évêque de Châlons, cette mine pâle, ces manières gourmées, quel hypocrite ! Les mains noires encore des cendres des protestants qu'il fit brûler au nom du Christ, on l'entend à présent faire à tout vent l'éloge de l'édit du roi Henri. Ma vie est faite et mon avenir est derrière moi, mais la comtesse, Gabriella, est jeune encore. Si j'en crois ce billet plein de mystère, la tristesse qui nous afflige pourrait bientôt se dissiper. Je vais en suivre les instructions à la lettre. Pour commencer, pas un instant à perdre, il me faut convaincre ma maîtresse de donner au triste anniversaire de son chagrin un lustre inédit et tout à fait extraordinaire, et ce, dès ce soir. (*Relisant encore un peu de la lettre.*) Du théâtre d'enfants, les Enfants Sans Souci, quelle idée ravissante !

SCÈNE 3
Le méchant

Au château de Rosnay. Entre Hugues de Gueux, seul et songeur. À l'écart, Scorpette, Ragagnac et Butor le veillent. Entre M^{gr} de Marchaumont.

HUGUES. – Te voilà, l'évêque. Quelles nouvelles ?

MARCHAUMONT. – Malheureusement, comte, aucune.

HUGUES. – Aucune ?

MARCHAUMONT. – Il demeure introuvable. Trente limiers, les mieux informés et les plus aguerris, sont à ses trousses, qui remuent ciel et terre depuis l'Italie jusqu'à Rosnay. Sa trace se perd à Gênes le jour que je l'y ai vu. C'est comme si le néant d'où il s'était échappé l'avait ravalé. Croyez que je mets toutes mes forces et tous mes moyens dans sa recherche. Pour autant, je ne puis plus longtemps surseoir aux charges de mon ministère.

HUGUES. – Ah ?

MARCHAUMONT. – Mais, je vous l'assure, vous ne risquez rien.

HUGUES. – Ah, non ? Vraiment ?

MARCHAUMONT, *appelant*. – Scorpette ! (*À Hugues.*) J'ai pris soin de vous entourer d'une garde sévère.

Approche Scorpette, suivi de Ragagnac et Butor.

SCORPETTE, *à Hugues*. – Sire.

MARCHAUMONT, à *Scorpette*. – Parle.

SCORPETTE, à *Marchaumont*. – Les environs sont assurés, monseigneur. (*À Hugues.*) Pas un champ, pas un sentier, pas une haie qui ne soient surveillés. Vingt gaillards sillonnent jour et nuit les limites du domaine. Dix autres sont postés à la cime des arbres, prêts à sonner l'alerte au moindre signe de sa présence. (*À propos de Butor et Ragagnac.*) Enfin, ces deux soldats et moi-même nous tiendrons à vos côtés aussi longtemps que ce scélérat vous menacera.

RAGAGNAC, à *Hugues*. – À votre service, sire.

BUTOR, *idem*. – Votre dévoué, votre altesse.

MARCHAUMONT, à *Scorpette*. – Vos hommes ont-ils tous bien à l'esprit le portrait de l'ennemi ?

SCORPETTE. – Si bien qu'il leur semble l'avoir toujours connu.

RAGAGNAC. – Tout comme si j'étais son frère.

BUTOR. – Et qu'il était le mien.

MARCHAUMONT, à *Scorpette*. – Consigne leur a-t-elle clairement été donnée ?

SCORPETTE. – Si fait, monseigneur.

RAGAGNAC. – Sitôt vu, sitôt tué.

BUTOR. – Pas un mot, droit au cœur.

MARCHAUMONT. – Et quant au corps ?

SCORPETTE. – Une fosse béante est déjà creusée qui l'attend au plus profond des bois.

RAGAGNAC. – Sitôt sans vie, sitôt sous terre.

BUTOR. – Une tombe dont le diable lui-même ne saurait s'extirper.

SCORPETTE. – La dépouille sera recouverte de lourdes pierres avant de l'être de six pieds de glaise, de sorte qu'aucune bête sauvage ne la puisse mettre à jour. En outre, nous aurons soin de rendre son cadavre à tout jamais méconnaissable.

MARCHAUMONT. – Et pour monsieur le comte ?

SCORPETTE, à *Marchaumont*. – Nous serons pareils à son ombre, monseigneur.

RAGAGNAC, à *Hugues*. – Vos ombres, sire.

BUTOR, *idem*. – Attachés à vos pas comme la plante de vos pieds.

D'un geste, Marchaumont congédie les trois hommes.

HUGUES. – Bigre, la jolie brigade !

MARCHAUMONT. – Vous voyez, vous n'avez rien à craindre, comte. Il me faut vous laisser à présent, l'on m'attend à l'évêché. Souffrez que je prenne congé.

HUGUES. – Ah, cela... Non.

MARCHAUMONT. – Comment ?

HUGUES. – Je ne veux pas. Je ne veux pas que tu t'en ailles.

MARCHAUMONT. – Comte...

HUGUES. – Ne sens-tu pas comme j'ai peur ? Je te veux près de moi, toi seul sais me rassurer.

MARCHAUMONT. – Comte...

HUGUES. – Cette odeur... Tu ne sens pas ? Sur ma peau, tout autour de moi, cette odeur... Depuis ton retour d'Italie et l'annonce que tu m'as faite, je pue comme une bête acculée par les chiens. J'ai si peur, l'évêque, j'ai si peur...

MARCHAUMONT. – Comte, je vous en prie, il n'y a rien à craindre. Vous avez vu comme moi ces hommes en armes tout prêts à vous défendre. Vous êtes sauf.

HUGUES. – Oh oui, je sais, je les ai vus ! Ce sont des hommes bien braves et je te remercie de tout le mal que tu t'es donné pour me les attacher. Mille mercis, l'évêque, mille mercis.

MARCHAUMONT. – Je pars.

HUGUES. – Et tu seras heureux d'apprendre que j'ai doublé le montant de leurs gages.

MARCHAUMONT. – Comment ?

HUGUES. – N'ai-je pas eu raison ? Je te vois surpris. J'ai cru ce faisant les dévouer plus fermement à ma cause. L'évêque, tu es fâché, je le vois bien que tu es fâché. C'est donc que j'ai mal fait. Une fois de plus, j'ai mal fait. C'est cette peur, cette maudite peur que j'éprouve, elle est en vérité une bien mauvaise conseillère. J'ai eu tort de l'écouter. Je me repens. Me pardonneras-tu ? Ô, comment, comment ai-je pu prêter foi à de si laides sornettes ?

Sais-tu ce qu'elle disait, cette cruelle traîtresse ? Elle disait : « Tu le crois ton compagnon, ton fidèle complice, l'ami de tous tes vices ? Dans le secret, il ourdit de hâter ta mort plutôt que de te voir trainé en justice... »

MARCHAUMONT. – Comte !

HUGUES. – N'est-ce pas qu'elle est trompeuse ? Je me récrie, je lui dis : « Allons, ce n'est pas vrai ! N'a-t-il pas de sa main payé trois hommes et puis trente autres pour me garder du bras vengeur de mon ennemi ? » « Oh », fait-elle, « mais si ce bras vient à mollir et préfère à la justice de l'honneur celle des tribunaux, gage que ces trois hommes et leur trente comparses auront reçu le mot de t'expédier aux enfers plutôt que de jamais te laisser paraître devant tes juges. »

MARCHAUMONT. – Comte, non !

HUGUES. – C'est ce que je lui dis : « Non ! Calomnies que tout cela ! » Mais elle, inexorable : « Tu es veule et lâche et il sait qu'au premier mouvement que fera le bourreau tu diras tout, tes crimes et tes mensonges, et qu'il sera, lui, l'évêque tout puissant, tout aussi déchu que toi, car il n'est pas moins méchant celui qui fait de son silence un asile au criminel. » Aussi, subjugué par ma peur, terrorisé par elle, sitôt tes hommes en place, je me présente à eux et leur fais sans tarder confidence du soupçon qui taraude mon cœur. Ce sont des hommes bien braves, tu les as bien choisis et je te remercie. Ils sont comme j'aime les hommes, fidèles à la seule chose qui en ce monde n'est point menteuse, l'or. Et ces hommes bien braves, tout en comptant mon or par dessus le tien, de me dire de toi tout ce que la peur m'en avait déjà dit. *(Marchaumont veut sortir, mais en est empêché, sur un geste de*

Hugues, par Scorpette, Ragagnac et Butor.) Viens. Allons, viens près de moi. Ne sois pas chagrin, je ne t'en veux point, à ta place je n'eusse pas agi différemment. Mais quand on a comme moi fait de l'envie sa maîtresse et qu'on est couché dans l'ordure, la sagesse veut qu'on écoute les avis de sa peur. Les tableaux qu'elle peint des châtiments que pourraient nous valoir nos crimes ne sont jamais si noirs qu'ils ne présentent ici ou là le moyen de s'y soustraire. C'est elle, ma peur, qui voici dix ans me jetait à tes pieds et me faisait te faire, et te faire à toi seul, la confession de mon ignominie. De toutes les larmes que je versai alors contre l'ourlet de ta robe, quelques unes peut-être, oui, quelques unes étaient véritables — tout de même, j'avais un peu d'embarras —, mais les autres, factices, qui te faisaient t'imaginer sur mon âme te tailler un empire, en vérité te rendaient mon complice, un criminel comme moi, plus vil encore peut-être de mépriser Dieu tout autant que les hommes. Un criminel, mon complice, qui ce jour-là approuvait le plan qui m'innocenterait aux yeux de l'univers et nous assurerait de vivre, toi et moi, sur un pied de rois. C'est qu'elle avait bien su, ma peur, me montrer l'avarice sous le masque ajusté de ta fausse piété et sous ta feinte modestie ta vorace ambition. On jouit moins du fruit d'un crime s'il est gâté par le remord, l'on a moins de remord si l'on a des complices, et tout infâme qu'on est, on n'en est pas moins homme, c'est le réconfort qu'on cherche dans la compagnie de ses pairs. Le corrompu corrompt pour n'être pas tout seul au banquet de Satan. Et voilà d'où que j'ai toujours favorisé tes desseins, augmenté ta fortune, satisfait tes caprices. Tu n'étais que vicaire, tu fus nommé évêque. Mais je ne voudrais pas que tu crusses maintenant que le bruit de ma chute assourdirait le monde si fort qu'il n'entendît point le fracas de la tienne. Viens.

Suis-moi. Nous attendrons ensemble. Ma peur me dit que nous n'attendrons plus longtemps.

SCÈNE 4

La conviction

Au château de Rosnay. Entrent Gabriella et Balbina.

GABRIELLA. – Non, non, Balbina, je me refuse à ton idée. Je la sais généreuse et pleine de bonté, mais, crois-moi, en cette heure, rien ne me fait plus horreur que la frivolité. C'est dans le silence et dans la solitude que je veux honorer sa mémoire. Des chansons, des rires ne feraient que troubler le cher souvenir que j'ai de lui. Et tu sais que j'y tiens plus qu'à la vie.

BALBINA. – Je le sais, mon enfant, je le sais, mais...

GABRIELLA. – Dix années ont passé, Balbina...

BALBINA. – C'est vrai, oui, mais...

GABRIELLA. – Dix ans années pendant lesquelles, doucement, à bas bruit, dans le sein de mon cœur j'ai bâti pour lui le mausolée que la mer terrible lui avait refusé.

BALBINA. – Mon enfant...

GABRIELLA. – Il repose là, tout au fond de moi, comme un enfant trop tôt arraché à la vie, et le jardin de son repos, arrosé de mes larmes, est écrivain bien doux à son âme chérie. Et quand enfin le Ciel rappellera la mienne — ô, vienne ce jour, ô, faites qu'il vienne —, nous serons tous deux...

BALBINA. – Oui, mais enfin, mon enfant, ma maîtresse, tout de même...

GABRIELLA, *songeant au paradis*. – Tous deux dans la compagnie des anges et pour l'éternité, délivrés des soucis, nous arpentons les plaines du vert paradis...

BALBINA. – Gabriella...

GABRIELLA, *idem*. – À tout jamais heureux, légers, graciles et virevoltants, poussés dans l'infini par le souffle divin comme le pollen emporté par les vents...

BALBINA. – Gabriella...

GABRIELLA. – Oui ?

BALBINA, *colère*. – Ah ! Écoute-moi !

GABRIELLA, *effrayée*. – Ah !

BALBINA. – C'est assez maintenant ! Écoute-moi, et je vais te parler comme je parlais à l'enfant. C'est assez de larmes, c'est assez de détresse. Son âme, tu l'as emprisonnée et la tienne, enivrée de chagrin, n'est plus que sa gardienne. Tu as fait plus que ta part, rendu plus que tes devoirs. Le Ciel n'aime point les orgueilleux qui s'emmurent dans leur peine. Vivre, ce n'est point fauter contre le souvenir, c'est tout au contraire lui donner sa chair et le perpétuer. Dix ans que je te vois manger moins qu'il ne faut. Dix ans que je te vois tourner vers le vide des regards enfiévrés. Dix ans ! Et c'est assez. Assez ! Assez !

GABRIELLA. – Mais enfin, ma nourrice, M^{gr} Marchaumont, qui règle ma conduite et me guide dans la foi, m’invite chaque jour sur cette voie...

BALBINA, *suprêmement agacée*. – Ah !

GABRIELLA. – Et mon époux lui-même, le comte de Rosnay, a pour ma dévotion la plus profonde admiration et m’encourage à...

BALBINA. – Assez ! Je te dirai un jour ce que je pense de ces deux-là.

GABRIELLA. – Oui, je me rends, je me rends à tes raisons. Il y aura donc du théâtre ? Comment s’appelle la troupe déjà ?

BALBINA. – Les Enfants Sans Souci.

GABRIELLA. – Mais, dis-moi, comment t’est venue cette idée lumineuse ?

BALBINA. – Tu le sauras bientôt. Allez, allez, au travail.

SCÈNE 5

Le théâtre

Dans les jardins du château de Rosnay, la comtesse de Rosnay, Gabriella, secondée de Balbina, qui écrit à la hâte les invitations, et de domestiques, qui triment, met la main aux préparatifs.

GABRIELLA, *à des domestiques*. – Posez ces fleurs ici. Ce fauteuil ? Eh bien, là ! Rapprochez ces lanternes, que de partout l'on voit comme il faudra. Courez en cuisines, que l'on prépare aussi des brioches aux épices. Et descendez à la glacière remuer les sorbets. Du vin, aura-t-on assez de vin ? Qu'on s'en assure, allez ! Monsieur de S^{te} Colombe a-t-il reçu mon billet ? Viendra-t-il ce soir nous jouer de la viole ? Oui ? C'est que le Ciel est content. (*Pour elle-même.*) Ah, tant de choses à faire, la tête me tourne.

Cependant que Gabriella s'agite, entrent Hugues et Marchaumont, suivis de Scorpette.

HUGUES, *à Marchaumont*. – L'évêque, pourquoi cette fontaine à pleurs n'est-elle pas comme à l'accoutumée dans la chapelle à détremper des mouchoirs ? Hein ? Qu'est-elle donc allée s'imaginer ?

MARCHAUMONT. – Comte, je suis tout aussi surpris que vous...

HUGUES. – N'étais-tu pas censé lui maintenir la tête plongée dans le seau de ses larmes ?

MARCHAUMONT. – Eh bien, comte, je...

HUGUES. – Au lieu de quoi, la voilà gaie comme un pinson qui nous prépare je ne sais quelle fantaisie !

MARCHAUMONT. – Je...

GABRIELLA, *avisant les arrivants*. – Ah, mon époux !

HUGUES, *à Gabriella*. – Madame ! (*À Marchaumont.*) Tâche de la ramener à la raison, l'évêque, tu m'entends ? Nous n'avons pas

besoin en ce moment de cette bonne humeur. Je la veux noyée dans son chagrin, étouffée de sanglots, percluse de tristesse. (*À Gabriella.*) Madame mon épouse.

GABRIELLA, *à Marchaumont.* – Monseigneur.

HUGUES. – Madame, je vous vois...

GABRIELLA. – Bien joyeuse, n'est-ce pas ?

HUGUES. – C'est cela. Que nous vaut cette joie ?

GABRIELLA. – Ah, mon cher mari, sachez que je revis.

HUGUES. – Comment cela ?

GABRIELLA. – En un mot, voilà...

HUGUES. – Je vous écoute.

GABRIELLA. – Voici dix ans aujourd'hui qu'il est mort.

HUGUES. – Qui donc ?

GABRIELLA. – Mais François.

HUGUES. – François ? Ah oui, ah oui, c'es vrai. (*En aparté.*) Ah, si seulement !

GABRIELLA. – Comment ?

HUGUES. – Dix ans, disais-je, dix ans déjà, ouh la la, comme le temps passe et comme c'est triste tout cela, oui, oui, eh bien, bon, bon, et puis voilà. Et alors ?

GABRIELLA. – Dix ans déjà et c'est comme si c'était hier qu'il nous quittait.

HUGUES, *inquiet*. – Pourquoi dès lors, madame, ne pas le pleurer un an de plus ? D'où vous vient cette joie ? Y aurait-il quelque nouvelle ?

GABRIELLA. – Une nouvelle, oui, mon époux...

HUGUES, *très inquiet*. – Mais laquelle ?

GABRIELLA. – Une bonne nouvelle qui nous vient de mon âme.

HUGUES. – Votre âme ?

GABRIELLA. – Et de la sienne aussi.

HUGUES. – La sienne ?

GABRIELLA. – Mon âme a libéré la sienne.

HUGUES. – Je vous demande pardon, madame, mais qu'est-ce que c'est que ce discours d'âmes qui donnent des nouvelles ? Je n'y entends goutte.

GABRIELLA. – C'est que, mon cher époux, (*– à Marchaumont –*) et j'allais venir m'en confesser à vous, monseigneur, (*– à Hugues –*) c'est que longtemps du Ciel je fus jalouse.

MARCHAUMONT. – Du Ciel, jalouse, madame ?

GABRIELLA, *à Marchaumont*. – Du Ciel, oui. Immense péché, je le comprends maintenant.

MARCHAUMONT. – Comment... ?

GABRIELLA. – J'enviais le Très-Haut d'accueillir en son sein l'âme de François. Je la voulais conserver pour moi seule. Quel

orgueil ! Et c'est d'où que je m'enfermais dans le malheur, goûtant plus qu'il n'est décent l'amertume de mes pleurs, (*— à Hugues —*) sans yeux pour vous, mon époux si patient, qui avez supporté tout ce temps une femme revêche à vos caresses et rétive à vos soins. Me pardonneriez-vous jamais ?

HUGUES. — Eh bien, ma foi, oui, peut-être, j'y songerai, mais...

GABRIELLA. — Et ce matin, je ne sais, quelque chose dans l'air, mon cœur entrouvert l'a laissée s'envoler.

HUGUES. — Comme cela ? Tout de go ? Sans prévenir ?

GABRIELLA. — L'âme de François a rejoint les anges et tous les bienheureux dans ce coin de ciel bleu.

Hugues regarde le ciel un moment.

HUGUES, *montrant les tréteaux, etc.* — Et tout cela, tout cet aménagement, qu'est-ce ? Voulez-vous me le dire ?

GABRIELLA. — C'est une idée de ma nourrice, la bonne Balbina.

HUGUES, *en aparté*. — Encore une fois cette vieille haridelle !

GABRIELLA. — Oui, c'est vrai, elle est encore bien belle.

HUGUES. — Eh bien, quoi ? Quelle idée ?

GABRIELLA. — Par des rires et des chants, et aussi du théâtre, elle entend célébrer la mémoire de mon premier époux.

HUGUES. — Comment ? Quoi ? Du théâtre ? Dans mon jardin ? Des rires, des chants, sous mes fenêtres ? Ici ? Là ? Chez moi ? Et qui donc, je vous prie ?

GABRIELLA. – Une troupe d'enfants.

HUGUES. – Des enfants ? Et quand donc ?

GABRIELLA. – Ce soir même.

HUGUES. – Ce soir ?

GABRIELLA. – La troupe sera là sous peu. Comme monsieur de S^{te} Colombe, le musicien, et ses filles. Et tous nos convives.

HUGUES. – Des convives ? Mais qui ?

GABRIELLA. – Tous les gens du pays, tous ceux que j'ai pu inviter.

Entrent Scorpette, Ragagnac et Butor.

SCORPETTE, à Hugues. – Comte, comte ! Des comédiens !

GABRIELLA. – Les voilà !

Entre la troupe des Enfants Sans Souci.

SCORPETTE, *idem.* – Et des gens de partout se pressent aux alentours !

GABRIELLA, à la troupe. – Par ici, par ici ! (*À François, Goliarda et Sapienza.*) De cette troupe d'enfants, je gage, vous êtes les directeurs.

FRANÇOIS, *déguisant sa voix tout comme l'est son corps.* – C'est cela, madame la comtesse, acceptez nos hommages.

FRANÇOIS. – Où jouerons-nous ? Vos hôtes se montrent déjà, je crois.

GABRIELLA. – Ici.

FRANÇOIS. – Permettez que nous nous mettions sur le champ à l'ouvrage.

GABRIELLA. – J'allais vous en prier.

FRANÇOIS. – Les enfants ! Au travail !

SCÈNE 6

La nuit

Dans les jardins du château de Rosnay, la troupe des Enfants Sans Souci prend place sur sa scène et les convives affluent, accueillis par Gabriella et la Balbina.

HASSAN, *en aparté à Djibril*. – Nous avons bien fait de garder les habits de Matteoti. Au milieu des étranges costumes qu'arborent les indigènes, les nôtres paraissent anodins.

DJIBRIL, *idem*. – Tâchons de ne pas nous faire remarquer, Hassan, mon frère. Si je dois hausser la voix jusqu'à toi, je t'appellerai Robert.

HASSAN. – Tu as raison. Et moi, je t'appellerai Marcel.

DJIBRIL, *à voix haute*. – Regarde, Robert, deux fauteuils.

HASSAN, *idem*. – Oui, Marcel, prenons place. (*À une spectatrice.*) Pardon, madame.

DJIBRIL, *prenant place, à un spectateur*. – Pardon, monsieur.

Les deux sicaires s'assoient. Entre Zenzerazza.

ZENZERAZZA . – J'ai bien fait de suivre à la trace ces deux assassins. S'ils n'ont pas repris la mer, c'est qu'ils poursuivent encore le beau François. Et un homme pareil, doté de qualités aux dimensions considérables, ne saurait succomber sous les coups des affidés du pirate d'Alger. Glissons-nous dans la foule et tenons-les à l'œil.

Zenzerazza s'assoit. Gabriella, perchée à la tribune d'honneur, entourée de Balbina, Hugues et Marchaumont, s'avance.

GABRIELLA, à l'assistance. – Trop longtemps, mes amis, de François j'ai tenu dedans moi la mémoire captive. Et c'est ce soir que je la libère. Voyez comme François était brave et comme il était beau, voyez comme il était doux et comme il était bon. Voyez enfin comme au Ciel on lui fit bon accueil. Voyez-le comme il était ou comme vous voudrez. Voyez-le, et dites-moi, si vous le pouvez, comment j'aurais pu ne point l'aimer.

Le noir se fait.

LA VÉRITÉ DU CIEL

Une farce tragique

PERSONNAGES

LE SECOND DE LA LICORNE	Chloé
LE CAPITAINE DE LA LICORNE	Charlotte
LE LIEUTENANT DE LA LICORNE	Thaïs
LA VIGIE DE LA LICORNE	Johanne
LE MATELOT DE LA LICORNE	Raphaël
FRANÇOIS DE ROSNAY	Anton
GABRIELLA DORIA	Louison
LE VICAIRE MARCHAUMONT	Justine
MOURAD RAÏS	Ondja
HUGUES DE GUEUX	Roméo
DJIBRIL	Mona
HASSAN	Gabin
GABRIEL, <i>ange annonciateur</i>	Émilie
URIEL, <i>ange commun</i>	Caroline
ANGELOTS, <i>anges chérubins</i>	
SAINT PIERRE, <i>trousseau de clefs</i>	Pauline
BELZÉBUTH, <i>prince des ténèbres</i>	Raphaël (Dubois)

ACTE I

SCÈNE 1

Les pirates

CHŒUR DES GALÉRIENS. – (3)

- ♪ La galero est nouest'housteau
- ♪ Plogue ou neve a sian a l'erto
- ♪ N'aven lansou ni cuberto
- ♪ Dourmen quatre ou cinq dins un ban
- ♪ Que n'a pas tré pans de carruro
- ♪ Semblo fet a la mesuro
- ♪ D'une caisso per pourta un mouert
- ♪ Faut que dins aquelle brancado
- ♪ Mangen et caguen tout ensen...

3. – Chant de galérien, XVII^e :

- ♪ La galère est notre maison
- ♪ Sommes à l'air qu'il pleuve ou neige
- ♪ N'avons drap ni couverture
- ♪ Dormons à quatre ou cinq par banc
- ♪ Qui n'a pas trois pans de large
- ♪ Qui semble fait à la mesure
- ♪ D'une caisse pour mettre un mort
- ♪ Il faut que dans cette brancade
- ♪ Mangeons et chions tout ensemble

LE SECOND, *hurlant aux portefaix* . –

Tire-au-cul ! Bras cassé ! Bon à rien ! Rat d'égout !
Mais vous n'avez donc rien dans la boîte à ragoût ?
Nez-d'-Bœuf, Trois-Poils, Tipiaf, parangons de paresse,
Faut-il que je descende et vous botte les fesses ?

LE CAPITAINE. –

Lieutenant !

LE LIEUTENANT. –

Capitaine ?

LE CAPITAINE. –

Par pitié, faites taire
Ces maudits galériens ou mettez-les aux fers !

LE LIEUTENANT. –

Ne sont-ils pas déjà... ?

LE CAPITAINE. –

Peu m'importe ! Allez-y !
(À la cantonade.)
Se pourrait-il qu'enfin on fit ce que je dis ?

LA VIGIE. –

Que diable allais-je faire... ?

LE SECOND. –

Ils sont là !
(À la cantonade.)
À vos postes !

LE MATELOT. –

Bougre de cancrelats, allez, tous à vos postes !
(Le couple et sa suite embarque.)

LE CAPITAINE. –

Lieutenant !

LE LIEUTENANT. –

Capitain' ?

LE CAPITAINE. –

Qu'on hisse la grand' voile !
Nos hôtes sont à bord et déjà ils s'installent.

LE SECOND. –

Il n'en manque pas un : Rosnay et puis son frère...
Gabriella, sa femme... Marchaumont, le vicaire...

LE MATELOT. –

Et les trois chevaliers. C'est bon, le compte est juste.

LA VIGIE. –

Puissions-nous seulement éviter la fibušte...

LE LIEUTENANT. –

Levez l'ancre, marins, et larguez les amarres !
Que rament les rameurs !

LE SECOND. –

Matelot, prend la barre !

LE LIEUTENANT. –

Et puis souffle le vent, la brise et le zéphyr,
Qu'à Marseille en douceur nous puissions aboutir...

Le bateau s'éloigne, salué par la foule.

GABRIELLA, à la proue du bateau. –

Ce que la mer est calme et tranquille la brise,
C'est la douceur du miel et la langueur exquise...

FRANÇOIS. –

C'est tout pareil à vous, tout aussi exaltant.
Il me tarde d'ailleurs que vienne enfin l'instant...

GABRIELLA. –

L'instant ?

FRANÇOIS. –

L'instant... Ce soir...

GABRIELLA. –

Ce soir ?

FRANÇOIS. –

Ce soir, nous deux...

(Un temps.)

Enfin, vous voyez bien... Les choses d'amoureux...

GABRIELLA, comprenant. –

Plus bas, François, plus bas, nous ne sommes pas seuls.

FRANÇOIS. –

Mais nous sommes mariés. Ils diront ce qu'ils veulent.

LE LIEUTENANT. –

Nous vous laissons tous deux. Nous allons sur le pont.

LE SECOND. –

Vous aurez pour vous seuls la mer et l'horizon...

LA VIGIE. –

Point noir à l'horizon ! Une voile à bâbord !

LE CAPITAINE. –

Vite, vite, ma lunette ! Ah ! Il cingle plein nord !
Que le grand cric me croque, oui, c'est une galère !

LA VIGIE. –

Alerte, ils ont hissé une noire bannière !

LE CAPITAINE. –

Des pirates, parbleu, et certes pas des moindres !

LE MATELOT. –

C'est Mourad, c'est Raïs, j'ai tout lieu de le craindre !

FRANÇOIS. –

Quoi ? Des Barbaresques ? Nous allons en découdre !
À fuir, Gabriella, il te faut te résoudre.
Braquemart, prends soin d'elle et montez dans la barque,
Et toi, mon bon vicaire, à ton tour vite embarque !

MARCHAUMONT. –

Que Dieu nous assiste !
(*En aparté.*)

Et surtout me préserve !

J'ai au devant de moi de beaux jours en réserve
Et si je veux demain devenir un évêque,
Il me faut échapper aux suppôts de la Mecque.

GABRIELLA. –

Mon époux, mon amour, près de vous je veux être,
Et ne veux m'éloigner, fût-ce d'un centimètre !

FRANÇOIS. –

Taratata, ma mie, il y a trop de danger !

GABRIELLA. –

Mais je veux moi aussi combattre l'étranger !

FRANÇOIS. –

Ce serait vous livrer à des assauts sauvages
Et m'exposer ainsi à un trop prompt veuvage.

MARCHAUMONT, à *Gabriella*. –

Vous aurez du courage au moment d'enfanter,
Mais pour l'heure pressons, je suis épouvanté !

GABRIELLA. –

L'abandonner ainsi au milieu des périls ?

LE LIEUTENANT, à *Gabriella*. –

N'ayez crainte pour lui, il est des plus virils.
Pourvu en quantité de vaillance et d'audace,
François aura tôt fait que ces Maures trépassent.

LA VIGIE, à *la cantonade*. –

Il vont nous aborder !

FRANÇOIS, *pressant*, à *Gabriella*. –

Chérie, grimpez à bord !

LE CAPITAINE. –

À moi, les canonniers !

LE SECOND. –

Chargez jusqu'à raz-bord !

GABRIELLA, à François. –

Je ne fuis qu'à votre ordre et vous confie au Ciel!

MARCHAUMONT. –

Montez, madame, vous avez dit l'essentiel.

Gabriella, aidée par le Ch^{er} de Braquemart, prend place dans la barque où se trouve déjà Marchaumont. La barque s'éloigne.

GABRIELLA, à François. –

Adieu!

FRANÇOIS, à Gabriella. –

Adieu!

MARCHAUMONT. –

Oui, oui, c'est ça, adieu, adieu...

MOURAD RAÏS. –

Hardi, hardi, pillards! Ni pitié ni quartier,
Coupez, brisez, tuez, aucun n'est innocent.
Je veux que ce bateau soit rougi de leur sang!
Et qu'au son de mon nom, sur terre et sur la mer,
De partout l'on s'écrie : « C'est l'enfant des enfers! »
Ha ha ha!

DJIBRIL & HASSAN. –

Ha ha ha!

FRANÇOIS. –

Serait-ce l'abordage?

LE CAPITAINE. –

Oui-da ! Et nos épées nous feront de l'usage !

LE LIEUTENANT. –

Ça, pour sûr, chèrement nous vendrons notre peau !

LA VIGIE. –

Mais non sans les avoir débités en copeaux !

FRANÇOIS. –

Hugues, mon frère, viens. Battons-nous de concert,
Montrons notre bravoure à ces damnés Berbères.

HUGUES. –

Rejetons à la mer ces infâmes païens,
Ce sont les éternels ennemis des chrétiens.

LE MATELOT. –

Ah, traître, lâche, couard !

HASSAN. –

Je t'ai fendu en deux !

LE MATELOT. –

Je me vois l'intérieur...

HASSAN. –

Et c'est tout merdouilleux !

LE MATELOT. –

Par Dieu, le fi de garce, il m'a crevé la panse !

HASSAN. –

Je glisse sur ta tripe, étonnant d'élégance !

MOURAD RAÏS, à la cantonade. –

Tuez, tuez les tous ! Écorchez-moi ces rats,
Leur mort est un triomphe. Hardi, les gars ! Hourra !

DJIBRIL & HASSAN. –

Pour Mourad, roi des mers, hip hip hip hip, hourra !
Tous les marins du monde, on les écorchera !

LE MATELOT. –

« Vous verrez du pays », qu'ils disaient, les menteurs.

LE SECOND. –

Me voilà bien marri quand pour moi sonne l'heure...

LA VIGIE. –

Sainte Marie, je meurs. Priez, priez pour moi.
Puissiez-vous m'accueillir chaudement dans vos bras...

LE CAPITAINE. –

Nous croulons sous le nombre et n'allons pas tenir.
J'en tue un, aussitôt ils sont trois à venir.
Mon bras est fatigué de tant assassiner.
La mort danse partout et nous vient lancer.

FRANÇOIS. –

Ne perdez pas espoir et croyez que le Christ
Saura nous épargner un sort qui nous attriste.

LE MATELOT. –

J'ai la foi, mon ami, mais est-ce bien utile ?
La foi, en cet instant, me paraît bien futile...

LE SECOND. –

À tribord, attention !

FRANÇOIS, *pourfendant un pirate.* –

Tiens, prends ça, vilain Maure !
Miséricorde, il est saigné comme un poulet
Et les diables fourchus l'entraînent chez les morts.
Dieu ! Pour un peu, cette lame me pourfendait !
Hugues, mon frère, à moi !

HUGUES, *à François.* –

Je vole à ton secours !
Si je peux je serai ton ultime recours...

DJIBRIL. –

Ils ne sont plus que deux. Je te propose, Hassan,
Puisque Mourad...

HASSAN. –

Qu'Allah le comble de ses mannes.

DJIBRIL, *à propos de François.* –

... a soin de pourchasser le plus vaillant de tous,
(*À propos de Hugues.*)
Que nous asticotions ce gentil petit mousse...

HUGUES. –

Je vous attends, marauds !

MOURAD RAÏS, *à François.* –

Allah est grand, je te tiens, comte de Rosnay !
Ton courage est immense et je le reconnais,
Mais je vais te tuer, c'est écrit, tu le sais.
Viens un peu par ici...

FRANÇOIS. –

Pauvre vide-gousset,
Tu n'auras pas ma peau, je tannerai ton cuir
À coups de botte au cul. Crois-moi, il va t'en cuire.
En garde, assassin ! Je brandis ma rapière,
Je pointe, je me fends, te perce la soupière.

MOURAD RAÏS. –

Ah, la feinte est jolie et secrète la botte,
Tu m'as égratigné, carogne polyglotte !
Ces trois gouttes de sang, tu vas les payer cher.

FRANÇOIS. –

Comme on dit à Marseille : « On verra bien, peuchère ! »
(Les deux combats, celui de Hugues contre Hassan et Djibril et celui de Mourad contre François, se poursuivent un moment sous l'œil connaisseur des pirates par ailleurs victorieux. Soudain, la poulie d'une vergue se détache et vient frapper François à l'arrière de la tête, le laissant assommé à la merci de Mourad.)
Ah !

HUGUES. –

Par le Ciel ! François !

FRANÇOIS, *estourbi*. –

Qu'est-ce donc ? Tout est noir...

HUGUES. –

Redresse-toi, François, ou c'est le désespoir !

MOURAD RAÏS, *à Hugues*. –

Je dirais, quant à moi, que c'est la providence
Qui lui veut épargner de terribles souffrances.

(À François.)

Tiens!

Mourad poignarde François.

FRANÇOIS. –

Ah!

HUGUES. –

Non! Non!

MOURAD RAÏS. –

Et tiens!

Idem.

FRANÇOIS, à Hugues. –

Mon frère, je suis mort!

Enfuis-toi si tu peux, ne sois pas Matamore.

Ma vie s'échappe et rien, non, rien ne la retient.

C'était là, je le crains, notre ultime entretien.

HUGUES. –

Non!

FRANÇOIS. –

Si, hélas...

HUGUES. –

Non!

HUGUES. –

Si. Je te fais mes adieux...

MOURAD RAÏS. –

Qu'il est doux d'écouter le son mélodieux
Du râle d'un mourant. Encor' ? Non ? C'est fini ?
(*Mourad s'assure que François n'est plus.*)
Ça y est, il est parti.

HUGUES, à Mourad. –

Maudit ! Je te honnis !

MOURAD RAÏS, à Hassan et Djibril, à propos de Hugues. –

Glapira-t-il encor', ce pompeux paltoquet ?
Que ne l'achève-t-on d'un bon coup de mousquet ?

DJIBRIL. –

Tout de suite, Mourad, nous lui réglons son compte !
Hugues saute à l'eau.

HASSAN. –

Trop tard ! Il a sauté ! Honte à lui !

LE MATELOT. –

Honte ! Honte !

HASSAN. –

Tu fuis comme un lapin ! Reviens ici combattre !

MOURAD RAÏS. –

La mer est une rude et terrible marâtre.
Il s'en voudra bientôt de n'être mort ici
Quand tout ce qui l'attend, ce sont des poisson scies.
L'heure est à la victoire...

DJIBRIL ET HASSAN. –

Hourra!

MOURAD RAÏS. –

Savourons-la.

DJIBRIL ET HASSAN. –

Hourra!

MOURAD RAÏS. –

Que l'on nettoie ce dont la vue se navre,
Ces têtes, ces mollets, enfin, tous ces cadavres.
Qu'on fasse place nette et remonte des cales
L'argent, l'or et le vin, toute chose amicale.

DJIBRIL ET HASSAN. –

Pour Mourad, roi des mers, hip hip hip hip, hourra!
Tous les marins du monde, on les écorchera!

La scène se vide des pirates. Hugues nage.

LE HÉRAULT. –

Et pendant que Mourad faisait vile ripaille,
Tout réjoui qu'il était de la grande bataille,
Hugues nageait sans trêve et gonflait de ses pleurs
Des flots bien moins amers que ne l'était son cœur.
Enfin, à l'horizon, voici la Ligurie
Où l'attend tout un peuple entre peine et furie.
On l'accueille, on le sèche, on le mène au palais.
Aux pieds de Marchaumont, il exhibe ses plaies...

SCÈNE 2
La fausse vérité

Au Palais Rouge.

GABRIELLA. –

Ah ! Qu'ai-je fait au Ciel pour souffrir à ce point ?

HUGUES. –

Pleurez, Gabriella, pleurez sur mon pourpoint.
Faites-en un mouchoir inondé de vos larmes.
Tous deux nous partageons une semblable alarme.
Vous perdez un époux et moi je perds un frère...
Enfin, un demi-frère, car nos mères diffèrent...
(*Pour lui-même.*)

Là n'est pas la question.

(*À Gabriella.*)

Nous perdons le même homme.

GABRIELLA. –

Ahé, mon beau François ! Où es-tu, mon bonhomme ?

HUGUES, *montrant sa poitrine.* –

Ici, Gabriella, dans nos cœurs, pour toujours.
Maintenant, s'il vous plaît, souffrez un brin de cour.

GABRIELLA. –

Ai-je bien entendu ?

HUGUES. –

Oui, oui, mais n'ayez crainte.

GABRIELLA. –

Ce jour, au jeu d'amour je me verrais contrainte ?
Qu'est-ce cela, monsieur ? Que voulez-vous me dire ?
Que ma grande douleur excite vos désirs ?

HUGUES. –

Madame, pas du tout, je suis bien triste aussi,
Mais c'est que... C'est...

GABRIELLA. –

Parlez ! Ou bien sortez d'ici !

HUGUES. –

C'est que c'est compliqué.

GABRIELLA. –

Et en quoi, je vous prie ?

HUGUES. –

En quelques mots, voilà, sans aucun parti pris :
À peine mariée, votre mari trépassé...

GABRIELLA. –

Et ?

HUGUES. –

Eh bien, l'on dira que vous portez la poisse.
(Gabriella reste interdite.)
Et vous n'en pourrez mais : c'est la superstition.
C'est d'abord un soupçon, puis une punition.
Je veux vous épargner.

GABRIELLA. –

Comment ?

HUGUES. –
Épousez-moi.

GABRIELLA. –
Vous épouser ?

HUGUES. –
Oui.

GABRIELLA. –
Vous ?

HUGUES. –
Oui.

GABRIELLA. –
Vous ?

HUGUES. –
Moi.

GABRIELLA. –
Non !

HUGUES. –
Si, moi.
Pensez, Gabriella, réfléchissez cela :
Je l'aimais, vous l'aimiez. Qu'y avait-il donc là,
Entre nous ? De l'amour. Déjà, c'était l'amour.
L'amour de lui, François. Il n'est plus, mais l'amour,
L'amour est encor' là. Faut-il que nos détresses
Tuent ce beau sentiment et règnent en maîtresses ?
Irons-nous vous et moi, chacun dans son recoin,
Souffrir en solitaire et crever de chagrin ?

Non, Gabriella, non, je m'y refuse et crois
Deviner dans vos yeux que ce chemin de croix
Ne vous engage pas. Votre main, là, donnez...

GABRIELLA, pour elle-même. –

Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as tu abandonnée ?
(*Un temps. À Hugues.*)

Je vous sais gré, monsieur, de vos consolations,
Et pour l'amour de lui, que tant nous chérissions,
Comme pour l'avenir de nos nobles maisons,
Je plie et je souscris à toutes vos raisons.
Si tant est que vos vœux de mon père aient l'appui,
Je vous donne ma main et ce, dès aujourd'hui.
Je serai votre femme et vous serez mon guide
En ce monde écrasé de silence et de vide.
Pour l'heure, laissez-moi, je prie pour son salut.

HUGUES. –

C'est à cette ferveur que le Ciel évalue
Combien votre âme est belle et pure votre foi.
Je m'en vais sur le champ rassurer beau-papa.

Hugues sort. Gabriella aussi. Entre Gabriel.

GABRIEL. –

Ah, la pauvre pauvrette, affreux est son tourment !
Je ne puis la laisser souffrir trop longuement.
Je remonte illico m'enquérir du défunt
Pour savoir où son âme est rangée à la fin.
Après, je reviendrai au milieu de ses songes
Et je l'informerai sans triche ni mensonge.

Gabriel vole vers le Ciel.

SCÈNE 3
La vérité vraie

Aux portes du paradis.

GABRIEL. –
Avez-vous vu S^t Pierre ?

URIEL. –
Il revient dans l'instant.
Il était fatigué, il a pris un moment.

RAPHAËL. –
Car, crois-nous si tu veux, ici c'est un enfer !
En Chine, c'est la guerre, en Bosnie, c'est la guerre,
Partout, on s'entretue, s'étripe et s'assassine.

URIEL. –
Et puis le quotidien : sorcières qu'on calcine
Et païens pendouillés, morts de faim, morts de froid,
Glissades et noyades et chutes de beffroi.
À croire qu'aucun ne meurt au faîte de son âge.
Comme tu peux le voir, nous avons de l'ouvrage.
Ah, tu cherchais S^t Pierre et le voilà. S^t Pierre !

S^t PIERRE. –
Et quoi encore ?

GABRIEL. –

Une question prioritaire.

S^T PIERRE. –

Tiens, pour changer ! Et qu'est-ce ?

GABRIEL. –

Une jeune épousée,
Son homme est mort en mer. Je voudrais l'apaiser :
Y aurait-il ici-haut un certain de Rosnay ?

S^T PIERRE. –

Crois-tu qu'on ait le temps ? C'est être bien benêt !
Les marins trépassés se comptent par milliers.
Ce n'est pas, ce me semble, une priorité.

GABRIEL. –

C'est que l'homme est bien né et l'épouse aussi bien.

S^T PIERRE. –

Ils sont nobles ?

GABRIEL. –

Si fait.

S^T PIERRE. –

Alors, dans ce cas... Viens.

(En confidence.)

Nous avons un accord avec le Vatican,
Certains morts sont, disons, un peu plus conséquents...

(Ouvrant un registre.)

De Rosnay, disais-tu ?

GABRIEL. –

François de son prénom.

S^T PIERRE, *compulsant le registre.* –

François... Rosnay... Non, non... Personne de ce nom.
Chrétien ?

GABRIEL. –

Assurément.

S^T PIERRE. –

Gourmand ?

GABRIEL. –

Pas que je sache.

S^T PIERRE. –

Menteur ?

GABRIEL. –

J'en doute fort.

S^T PIERRE. –

Meurtrier ? Cela fâche.

GABRIEL. –

Deux ou trois mécréants...

S^T PIERRE. –

Autant dire personne.

Eh non, il n'est pas là.

GABRIEL. –

Ah, voilà qui m'étonne,
Il est pleuré partout ! Serait-il dans les limbes ?

S^T PIERRE, *balayant l'hypothèse.* –

Pour les petits enfants ; non, non, pas dans les limbes...

(Pensif.)

Où l'a-t-on pu ranger ?

GABRIEL. –

Peut-être au purgatoire ?

S^T PIERRE. –

Peut-être. Attends...

(Consultant un autre registre.)

Pas de Rosnay au répertoire.

Mais où Diable est-il donc ?

GABRIEL. –

Ah ! Et chez Lucifer ?

S^T PIERRE, *sceptique.* –

Les termes de l'accord disent bien qu'aux enfers

N'iront que les petits, les vilains : le rebut.

Mais on ne sait jamais ; convoquons Belzébuth.

(Aussitôt paraît Belzébuth. Surpris, à Gabriel.)

Ah ! Il est déjà là ! Je me fais toujours prendre.

BELZÉBUTH. –

Vous m'avez appelé. Quel service vous rendre ?

S^T PIERRE, *à Belzébuth.* –

Auriez-vous par hasard un François de Rosnay ?

Nous le cherchons partout, dans toutes nos rubriques...

BELZÉBUTH. –

Non.

S^T PIERRE. –

Vraiment ? Non ? C'est sûr ? Un « Non » catégorique ?

BELZÉBUTH. –

Pour gérer les enfers, c'est un impératif,
Il faut être précis, ponctuel, attentif.
Ce monsieur de Rosnay n'est pas de mon ressort.

S^T PIERRE. –

Voilà qui est fâcheux.

BELZÉBUTH. –

Est-il tout à fait mort ?

GABRIEL. –

C'est ce qu'on dit sur terre.

BELZÉBUTH. –

Ah, ce qu'on dit sur terre...
Et qui dit qu'il est mort ?

GABRIEL. –

Sa femme et puis son frère.
En un mot, la famille.

BELZÉBUTH. –

Ah, la famille... Dites.

S^T PIERRE. –

Oui ?

BELZÉBUTH. –

Me vient une idée...

S^T PIERRE. –

Ah ?

BELZÉBUTH. –

Peut-être insolite :

Pourquoi n'ouvrez-vous pas le grand livre du temps
Dans quoi sont consignés tous les événements ?
Qu'il vive ou qu'il soit mort, cela sera écrit.

S^T PIERRE, ravi, à propos de Belzébuth. –

Mais oui ! Qu'il est malin ! Un prodige d'esprit !
(À Uriel.)

Uriel ! Uriel ! Allez chercher le livre !
(Sur l'apparence du livre.)

Le plus gros d'entre tous, avec un dos de cuivre !
(À Belzébuth.)

Merci, Belzébuth, nous étions au supplice.

BELZÉBUTH. –

Service.

Uriel a apporté le livre. S^t Pierre s'y plonge.

S^T PIERRE. –

Bon.
(À Gabriel.)

Quand serait-il mort ?

GABRIEL. –

Hier.

S^T PIERRE. –

Où donc ?

GABRIEL. –

Sur mer.

S^T PIERRE. –

Mais encore ?

GABRIEL. –

Au combat.

S^T PIERRE. –

Contre qui ?

GABRIEL. –

Des corsaires...

Un pirate d'Alger...

(Cherchant le nom.)

Son nom...

BELZÉBUTH. –

Mourad Raïs ?

GABRIEL. –

Mourad Raïs, c'est lui !

BELZÉBUTH, *songeur* . –

Admirable de vice.

S^T PIERRE. –

J'ai trouvé ! C'est ici, tout en bas de la page.

(À Raphaël.)

Veillez m'illuminer, je lirai le passage.

(Raphaël fait briller son auréole.)

Merci.

(Loupe à la main, lisant.)

Voyons, voyons...

(Cependant, pirates et marins reviennent sur scène et reprennent leurs places. Lisant à voix haute.)

« Gna gna gna, gna gna gna,

» Gna gna gna... » Ah, ici : « De Rosnay se signa. »

GABRIEL, *lisant par dessus l'épaule de St Pierre.* –
Ici ? Là ?

BELZÉBUTH, *idem.* –

Pourquoi pas ? Un peu plus haut peut-être...
En telle circonstance, il ne faut rien omettre.

ST PIERRE, *montrant un passage du livre, un peu agacé.* –
Bon, là alors ?

GABRIEL, *ayant regardé, à Belzébuth.* –
Là ?

BELZÉBUTH, *ayant regardé.* –
Là.

ST PIERRE. –
Nous sommes tous d'accord ?

BELZÉBUTH. –
Oui-da. Permettez-moi d'appeler en renfort,
Pour dresser le décor et agencer la scène,
Deux ou trois diabolins dont je suis le mécène.

ST PIERRE. –
Faites donc, mon ami, allons à l'essentiel.
Je les ferai aider des angelots du Ciel.

Apparaissent les diabolins.

BELZÉBUTH. –

Asmoth et Abbadon, apportez-nous la mer.
Matséma, Sheïtan, envoyez la galère.

S^T PIERRE. –

Uriel, Azazel, disposez les étoiles.
Quant à toi, Raphaël, peux-tu hisser les voiles ?

BELZÉBUTH. –

Moloch, Mammon, Macron, installez tous les hommes...
Les sabres, les canons... Et voilà, nous y sommes.

FRANÇOIS. –

Hugues, mon frère, à moi !

HUGUES, caché, à part. –

Il en a de biens bonnes !

Je suis trop occupé à sauver ma personne.

(À propos de Hassan et Djibril qui viennent vers lui sans l'avoir vu.)

Horreur et damnation ! Ils m'arrivent dessus !

Où me cacher ? Dans quoi ? Glissons-nous dans ce fût.

(Entrant en partie dans un tonneau.)

Mais pourquoi ces tonneaux sont-ils donc si étroits ?

(À propos de Hassan et Djibril.)

Ces deux affreux vautours reniflent une proie.

Pourvu que les anchois qui sont dans ma cachette

Leur gâtent l'odorat et me sauvent la tête.

FRANÇOIS. –

Par le Ciel, quel péril ! Mais où est donc mon frère ?

HUGUES, *ayant entendu François, pour lui-même.* –
Pourquoi ce cornichon ne sait-il pas se taire ?

HASSAN, *à Djibril.* –
Ah, si de trucider jamais je ne me lasse,
Une attraction pourtant me plaît bien plus encore,
C'est contempler Mourad faire une mise à mort.

DJIBRIL. –
Beau programme, en effet. Et si l'on s'asseyait ?
Ces tonneaux nous feront d'excellents tabourets.

Hassan et Djibril prennent place sur deux tonneaux, puis sortent une bouteille de rhum et deux godets qu'ils posent sur le tonneau de Hugues. Les pirates trinquent et assistent au combat entre Mourad et François.

MOURAD RAÏS. –
Ah, la feinte est jolie et secrète la botte,
Tu m'as égratigné, carogne polyglotte !
Ces trois gouttes de sang, tu vas les payer cher.

FRANÇOIS. –
Comme on dit à Marseille : « On verra bien, peuchère ! »

DJIBRIL, *rêveur.* –
Marseille...
(*À Hassan.*)
Il t'en souvient ?

HASSAN. –
La salade d'anchois ?

DJIBRIL, *idem.* –

L'auberge sur le port et tous ces mets de choix...
Tiens, rien que d'y penser, cela me donne faim.
(*Cherchant des yeux.*)
N'est-il rien par ici pour nous faire un festin ?

HASSAN, *lisant l'inscription sur le tonneau de Hugues.* –

Quel hasard, des anchois !

DJIBRIL. –

Oh, la belle surprise !
Débouchons sans tarder ce fût de gourmandises...

HUGUES, *alerté.* –

Plaît-il ?

*Cependant, alors qu'il se bat comme un beau diable,
François reçoit une poulie sur l'arrière de la tête et tombe
à terre.*

FRANÇOIS. –

Ah !

HUGUES, *ayant entendu le cri de son frère.* –

C'est François ?

FRANÇOIS. –

Qu'est-ce donc ? Tout est noir...

HUGUES. –

C'est lui ! Pile au moment où ces hideux barbares
Sont affamés d'anchois au piment d'Espelette
Et s'en vont, c'est certain, découvrir ma cachette !
Du tonneau, des deux mains, tenons bien l'embouchure.

HASSAN, *plein d'appétit.* –

Je puis déjà sentir le goût de la saumure...

DJIBRIL, *à propos du tonneau.* –

Ah, fichtre, ce tonneau est rudement scellé !

HASSAN, *idem.* –

Nous allons bien finir par le décapsuler.

MOURAD RAÏS, *réfléchissant au sort de François.* –

Me faut-il l'achever quand il est dans les pommes

Ou attendre un moment qu'il ait fini son somme ?

Ja vais prier Allah...

HASSAN, *le tonneau s'étant ouvert.* –

Ah, voilà l'anchoïade !

DJIBRIL, *découvrant Hugues et le tirant des anchois.* –

Et en plat principal, cette étrange naïade...

MOURAD RAÏS, *découvrant Hugues.* –

Quelle heureuse trouvaille ! Et qui arrive à point.

(À Hugues.)

Venez, monsieur, venez, ne soyez pas chagrin.

(Hassan et Djibril portent Hugues devant Mourad.)

Vous me tirez d'un cruel embarras, vraiment.

Entre martyriser et me montrer clément,

Je n'ai plus à choisir.

(Montrant François.)

Sous vos yeux, je l'égorge.

Après quoi je vous mets sur un bon feu de forge,

Embroché par le fond ainsi que chez les phoques,

Vous criez, vous pleurez, votre épiderme cloque :

Je jouis de votre peine et j'ai été clément.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

(Hugues bredouille.)

Parlez distinctement.

(Hugues bredouille encore.)

Cherchez vos mots, monsieur, cependant que je cherche

Un pic ou un bâton ou peut-être une perche,

Une perche solide, aux bonnes dimensions,

Qui vous aille recta de la glotte au croupion.

HUGUES. –

Hem. Je crois deviner, votre munificence,

Que plus que tourmenter, vous aimez la finance.

C'est pourquoi, j'en suis sûr, nous tomberons d'accord :

Tuez-le d'un bon coup et je vous couvre d'or.

Cependant que Mourad cherche une perche.

MOURAD RAÏS. –

Le tuer ? Soit. Mais toi ? D'où viendrait ta fortune ?

Tu sens trop le poisson pour promettre la lune.

HUGUES. –

C'est que, monsieur, cet homme...

MOURAD RAÏS. –

Oui ?

HUGUES. –

Cet homme est mon frère.

Enfin, mon demi-frère...

MOURAD RAÏS. –

Un bâtard de ton père ?

HUGUES. –

Si son père et ma mère avaient été mariés
Il serait le bâtard, je serais l'héritier.
Vous pouvez cependant, d'un seul coup de rapière,
Doublé votre richesse et me tirer d'ornière.

MOURAD RAÏS. –

Dites m'en un peu plus.

HUGUES. –

Vous le tuez, j'hérite.
Tout : le titre et le rang. Même la favorite :
Doria ne voudra pas que soit rompue l'alliance
De Gên' en Italie et de Rosnay en France.

MOURAD RAÏS. –

Oui, bien, et puis ?

HUGUES. –

Sitôt dans mon comté, je paie.
Je vous fais délivrer sur un compte secret
Disons, tenez, en Suisse, une somme coquette
Qui vous vient sans lutter ni braver les tempêtes.

MOURAD RAÏS. –

Et mon plaisir alors ?

HUGUES. –

Vous pourrez l'acheter.
Tout s'achète et se vend, jusqu'à l'iniquité.

MOURAD RAÏS, *ayant trouvé la perche.* –

C'est tentant, mais, monsieur, j'aime mieux ma manière.

Je vais vous embrocher et tuer votre frère.

(À Hassan et Djibril.)

Là, déculottez-le, j'ai trouvé le bon pieu.

Hassan et Djibril obéissent.

HUGUES. –

Non, non, non, attendez, je vous propose mieux !

Mourad rapproche deux barriques qui feront des chenets.

DJIBRIL. –

Nous l'allons disposer entre ces deux chenets...

HUGUES. –

La famille Doria et celle de Rosnay

Font partout sur la mer un trafic florissant...

HASSAN. –

Et allumer un feu...

HUGUES. –

Je donne dix pour cent !

(Mourad s'interrompt et interrompt Hassan et Djibril d'un geste.)

Sur tout ! La soie, le vin, les nègres, les épices !

Sur tout ! Sur tout ce dont nous tirons bénéfice.

Un temps. Mourad réfléchit.

MOURAD RAÏS. –

Vingt.

HUGUES. –

Vingt ?

MOURAD RAÏS. –

Vingt.

HUGUES. –

Vingt pour cent ? Mais vous m'assassinez !

(Se rendant compte de ce qu'il dit.)

Enfin, non ! Vingt pour cent me semblent raisonnables,
Hautement équitables. Vous êtes bien aimable.

MOURAD RAÏS. –

Et j'ajoute une clause à cet heureux partage.

Je ne tue pas ton frère, il me reste en otage.

On dira qu'il est mort, tué de main de Maures.

Qu'il te prenne l'envie de rompre notre accord,

Je le montre vivant à la face du monde

Dévoilant ce faisant combien tu es immonde.

Qu'en dis tu ?

HUGUES. –

Eh, ma foi, c'est très bien, c'est parfait.

MOURAD RAÏS. –

Comme quoi bien souvent, c'est vrai, le crime paie.

(À Hassan et Djibril.)

Qu'on le jette à la mer.

HUGUES. –

Sans canot ? J'ai bien peur...

MOURAD RAÏS. –

Tu n'auras qu'à nager. La côte est à quatre heures.

Allez, allez, fissa.

(Hugues est passé par dessus bord. À propos de François.)

Descendez-le en cale,

Et veuillez ménager sa valeur commerciale.

(À la cantonade.)

L'heure est à la victoire!

HASSAN & DJIBRIL. –

Hourra!

MOURAD RAÏS. –

Savourons-la.

HASSAN & DJIBRIL. –

Pour Mourad, roi des mers, hip hip hip hip, hourra!

St Pierre cesse de lire. La scène se fige. Un temps.

GABRIEL. –

Mais alors... ?

BELZÉBUTH. –

Eh bien, non...

ST PIERRE. –

De Rosnay n'est pas mort.

Jamais ne fut tué, tué de main de Maure...

LIBÉREZ-NOUS DU MAL

PERSONNAGES

HUGUES DE GUEUX, *comte de Rosnay*

FRANÇOIS DE ROSNAY, *évadé d'El Mabrusa*

ISABELLA DORIA, *comtesse, sœur de Gabriella*

CÔME-CLAUSSE DE MARCHAUMONT, *évêque de Châlons*

GABRIELLA DORIA, *comtesse de Rosnay*

SCORPETTE, *spadassin*

BUTOR }
RAGAGNAC } *brutes*

DJIBRIL KHAYR AD-DÎN }
HASSAN KHAYR AD-DÎN } *assassins du pirate barbaresque Mourad Raïs*

ZENZERAZZA, *prostituée savante*

LES ENFANTS DE LA TROUPE DES ENFANTS SANS SOUCI

ACTE I

SCÈNE 1

La justice

La dernière scène de La Vérité du Ciel est en place, figée.

GABRIELLA, *égarée*. – Balbina, je ne comprends pas. Que-ce que cela veut dire ?

HUGUES, *à François, toujours en S^t Pierre*. – Carogne de comédien, misérable cabot ! Comment oses-tu ? Comment oses-tu déverser sur mon nom la boue de tes mensonges et jeter sous mes yeux l'ordure de tes fables ? Je t'arracherai la langue ! Tu paieras de ta vie tes calomnies infâmes !

Hugues se dirige vers François.

FRANÇOIS, *quittant peu à peu l'habit de S^t Pierre, à Hugues*. –

Vous voulez de vos cris faire un bâillon au Ciel

Et museler les voix de Pierre et Gabriel ?

Soit. Cessons d'user là d'artifices fantasques,

Finissons de jouer et jetons bas les masques.

J'enlève ce costume et le rends à S^t Pierre.

Voilà, monsieur, c'est fait, et je suis votre frère.

Stupeur au parterre, surtout Gabriella.

MARCHAUMONT. – Malédiction !

HUGUES. – Par le diable!

Gabriella s'évanouit, Balbina et Isabella volent à son secours.

HUGUES, à la cantonade. – C'est un imposteur, un menteur, un acteur! Il ne dit rien de vrai! (À Scorpette, à propos de François, d'Isabella et des enfants.) Emparez-vous de lui, et de la poissonnière, et de tous ces comédiens!

SCORPETTE, à Butor et Ragagnac. – Venez, mes hommes!

DJIBRIL, à Hassan. – Robert! C'est lui! C'est François de Rosnay!

HASSAN. – Et là, Marcel, c'est son demi-frère, la naïade à l'anchois!

Hassan et Djibril se précipite sur François en même temps que le font Scorpette, Butor et Ragagnac. Les cinq tueurs encerclent François.

DJIBRIL, à François. – Cette fois-ci, tu ne nous échapperas pas. Tu n'es qu'un mort qui marche et qui s'ignore. Nous trancherons ta tête et la déposerons aux pieds de Mourad Raïs.

HASSAN, *idem*. – Qu'Allah ait toujours soin de lui comme d'un fils.

SCORPETTE, à Djibril et Hassan, à propos de François. – Permettez, messieurs. Nous nous occupons de lui. Vous emporterez les restes quand nous aurons fini.

DJIBRIL, à Scorpette. – Tu pourrais mourir pour ces paroles, qui que tu sois, mais j'ai trop hâte d'achever ce rat.

FRANÇOIS, *au milieu de ses assaillants, une épée à la main.* – Cinq contre un ? On voit bien là de quelle espèce vous êtes, celle des chiens et des mauviettes. Mais soit ! Je relève le défi. (*Zenzerazza entre dans le cercle.*) Zenzerazza ! Mais par quel miracle ?

ZENZERAZZA, *à François.* – Ton poignard est superbe, mon beau François, et ô combien fougueux, mais cinq contre un, c'est par trop inégal.

FRANÇOIS. – Mais sais-tu seulement combattre ?

ZENZERAZZA, *sortant un sabre japonais, à François.* – Si Libellule Agile, ma maîtresse d'Orient, m'a transmis les mille et un secrets des jouissances terrestres, mon premier protecteur, Petit Scarabée, n'a pas laissé de m'enseigner le maniement du katana.

RAGAGNAC. – Voilà que cet esclave se fait aider d'une femme ! Hin hin hin !

BUTOR, *à propos de Zenzerazza.* – N'abîmons pas trop cette exotique mignonne, j'ai ma petite idée sur ce que nous pourrions en faire. Hin hin hin !

ZENZERAZZA, *portant le premier coup à Butor.* – Aya !

La bataille s'engage.

HUGUES, *pour lui-même.* – Il est temps de m'enfuir. Je ne sais que trop bien tout ce que l'issue des batailles peut avoir d'incertain. Courage, partons !

MARCHAUMONT. – Je viens avec vous !

Marchaumont et Hugues s'esbignent.

ZENZERAZZA, *enchaînant les figures*. – « L'aile du paon dans l'œil du mulet » !

SCORPETTE, *touché*. – Par le Diable, qu'est-ce que c'est ? Je n'ai rien vu venir !

ZENZERAZZA. – « Le bonjour du tigre aux antilopes soumises » !

BUTOR, *idem*. – La bougre de femelle ! Me voilà balaféré !

ZENZERAZZA. – « Le cobra des jonquilles et la grenouille obèse » !

RAGAGNAC, *idem*. – La peste soit de cette garce étrangère, il me manque une oreille !

FRANÇOIS, *à Hassan et Djibril*. – Ha ha ha !

J'ai la botte secrète et la feinte précise.

Goûtez-vous, messieurs, que ma lame vous bise ?

Ha ha ha !

DJIBRIL. –

Qu'elle donne un baiser, je conclurai l'étreinte.

Tu râleras bientôt, moins d'amour que de crainte !

FRANÇOIS, *à Djibril*. –

Pour un homme en sursis, vous êtes bien bavard.

Que dites-vous, monsieur, que je troue ce pendard ?

François abat Hassan.

DJIBRIL. – Hassan ! Mon frère !

HASSAN. – Ah ! Il m'a percé le cœur. Ma main s'entrouvre, mon bras retombe, mes yeux se voilent et je n'ai plus de force. Ah, Djibril... Djibril, je meurs...

Hassan est mort.

DJIBRIL, à François. –

Oh, j'en dis que ta vie ne tient plus qu'à un fil,
Le fil de mon épée, la lame de Djibril !

ZENZERAZZA. – « La griffe du renard dans le cou de la poule » !

Zenzerazza tue Scorpette.

SCORPETTE, s'effondrant. – Arglou !

BUTOR. – Par la malmort, il est crevé !

ZENZERAZZA. – « Le croc de la vipère dans le scrotum du vieux babouin » !

Zenzerazza tue Ragagnac.

RAGAGNAC, s'effondrant. – Gasp !

BUTOR. – Ah, eh non, je dis pouce, là, ce n'est plus du jeu...

Zenzerazza tue Butor.

ZENZERAZZA, regardant Butor s'effondrer à ses pieds. – Et pour finir, « L'asticot dans la pomme et le couteau de cuisine ».

DJIBRIL, épuisé de lutter. – Ah... Ah... Vil esclave, misérable chien... La mort de mon frère t'ouvre les portes de l'enfer...

FRANÇOIS. – J'ai bien peur, mon ami, que tu ne les aies déjà franchies.

Dans un dernier effort, Djibril se jette sur François et s'empale sur l'épée de celui-ci.

DJIBRIL. – Ah! Je ne paraîtrai pas devant Mourad Raïs...

FRANÇOIS. – Qu'Allah le punisse pour ses innombrables vices.

Djibril s'écroule, sans vie.

GOLIARDA. – Gabriella, Gabriella, revenez à vous, je vous en prie!

FRANÇOIS. – Gabriella! (*Il court auprès de Gabriella.*) Ah, mon amour, ma chérie, au nom du Ciel réveillez-vous! (*À la cantonade.*) Par tous les saints, un docteur!

ZENZERAZZA. – Laisse les docteurs, beau François à la puissante ardeur. Je vais m'occuper d'elle.

FRANÇOIS. – Comment? Tu es aussi savante dans ce domaine?

ZENZERAZZA. – Mamma Rossa fut un bon professeur. (*Zenzerazza se penche sur Gabriella.*) Génie de feu, génie de vie, rappelez parmi nous la petite écrevisse, le Grand Tout la réclame, ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être.

Gabriella est tout à fait consciente et François la remet sur ses jambes.

GABRIELLA. – Ah, François, mais... Mais c'est un miracle ! Vous n'avez pas changé, vous êtes toujours aussi... Aussi beau... Aussi fort... Aussi...

ZENZERAZZA. – Aussi viril.

FRANÇOIS. – Ah, Gabriella, enfin ! Enfin, je vous tiens dans mes bras. Jamais plus un instant nous se serons séparés. J'en fais le serment devant tous !

MARCHAUMONT, *à François*. – Ah, monsieur le comte, je loue notre Seigneur pour votre retour. Je puis assurer que j'ignorais tout des manœuvres abjectes de votre demi-frère. Eussé-je eu vent d'elles, vous pensez bien que je...

FRANÇOIS. – Taisez-vous, monseigneur. Je sais tout. Et tout comme mon frère, dès demain vous irez aux galères.

MARCHAUMONT. – Aux galères ? Mais...

HUGUES. – François, mon frère, allons, tu es un peu colère, et cela se conçoit, mais tout peut s'arranger. Tiens, je te donne dix pour cent, dix pour cent sur tout. Et je te rends ta femme par dessus le marché. Intacte, je ne l'ai pas touchée, elle est comme neuve. Qu'en dis-tu ? Dix pour cent. Et puis on oublie tout, cela n'était en quelque sorte qu'un genre de tout petit malentendu.

FRANÇOIS, *aux enfants*. – Les enfants, s'il vous plaît, emportez loin de ma vue ce triste individu, je ne le connais plus.

HUGUES, *en sortant*. – Mais François, François, allons ! Tu n'es pas raisonnable, qu'est ce qu'il te prend ?

Gabriella se blottit contre François.

FRANÇOIS, *à la cantonade.* – Ah, mes amis, mes amis ! Que dire encore ? Justice est faite ! C'est ce que le Ciel voulait et qu'il a fait advenir. Ayons toujours foi en lui. Ces épreuves que j'ai traversées grâce à Dieu et que je retraversai si telle était sa volonté.

Rideau. Saluts.

DA4P

